

Les céramiques médiévales en France méditerranéenne. Recherches archéologiques et de laboratoire

G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, M. PICON

Abstract. In the Mediterranean areas of France the study of mediaeval ceramics profited by a renewal in both documentation and methods, this last is particularly appreciable in the field of chronological evolution and origins. The main results which have been obtained involve more especially both the evolution of technics and style in the regional manufactures as well as imports the number and origin of which vary considerably according to periods and areas. Methods and results are the object of a preliminary account which intends to define the state of researches.

Concluant en 1971 un bref rapport sur les céramiques médiévales dans le Midi méditerranéen de la France — région si profondément liée par tant de traits aux pays riverains du bassin occidental de la Méditerranée — un souhait était formulé : celui d'une extension rapide et d'une coordination des recherches multiformes qu'entraîne ou suscite, un peu partout dans les régions considérées, l'étude de ce matériel (1).

Etude facilitée par les méthodes plus rigoureuses utilisées en archéologie médiévale et par le développement des techniques de laboratoire dont l'aide se révèle déterminante en bien des cas. Au renouvellement de la documentation s'ajoute ainsi un renouvellement des méthodes dont, à propos du matériel ici présenté (et discuté plus longuement en des communications spécifiques), il est sans doute utile de faire le point tout en essayant de délimiter globalement les principaux résultats aujourd'hui obtenus.

I. Renouvellement de la documentation.

L'apport documentaire est dès à présent important et mérite en lui-même quelque analyse, aussi bien au point de vue de l'espace géographique couvert que des types de sites étudiés, à la source d'indices plus ou moins nombreux et précis.

* *Auteurs des illustrations* : Cartes : J.M. Allais. Céramiques : L. Vallauri à l'exception de la fig. IV, 1 et 5 : J. Thiriote et fig. IV, 3, 4 et fig. VI, 1 : J.-P. Pelletier.

(1) « Les céramiques médiévales du Midi de la France », *Archéologie médiévale*, I, 1971, pp. 303-307.

Si la présentation globale tentée ici concerne en effet la totalité des provinces méditerranéennes de la France, il est bien évident que l'intensité des recherches, des prospections et des fouilles (voire même des publications, encore trop rares pour cette période) varie parfois considérablement d'une région à l'autre. Contraste facilement explicable dans la mesure où ces travaux, longtemps liés à l'activité d'un chercheur (professionnel ou amateur) souvent isolé, supposent pour se développer pleinement l'appui d'un minimum d'infrastructure de base — université, laboratoire de recherche spécialisé ou musée étant ici, en fait, indispensables. Telle est du moins l'évolution perceptible en ces régions où, après les études initiales effectuées par des précurseurs tels que J. de Saint-Venant, R. Amardel en Languedoc, René de Cabrens en Provence (2), les recherches les plus systématiques furent réalisées ou se poursuivent parfois dans le cadre des activités d'un musée, (comme à des titres divers, à Perpignan, Narbonne, Avignon, Grasse), plus souvent encore sous l'impulsion d'une équipe plus ou moins conséquente d'archéologues de terrain aptes (en principe au moins, car qui peut s'affirmer sûr en ce domaine ?) à maîtriser les difficultés que représente l'exploitation complète des

(2) J. de SAINT-VENANT, *Anciens vases à bec. Etude de géographie céramique*, Caen, 1899. R. AMARDEL, « Les faïences à reflet métallique fabriquées à Narbonne », *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, XII, 1913, pp. 421-235; *id.* « Les anciennes faïences fabriquées à Narbonne », *ibid.*, pp. 597-609. R. de Cabrens, « La céramique gothico-mauresque dans le sud-est de la France », *Faenza*, IV, 1921 et *ibid.*, X, 1922; *id.*, « Poteries du moyen-âge découvertes dans le château d'Evenos (Var) », *Rhodania*, n° 723, 1924 (Congrès de Nîmes, 1922), pp. 1-10; *id.*, *La poterie carolingienne en Provence*, Toulon, 1942.

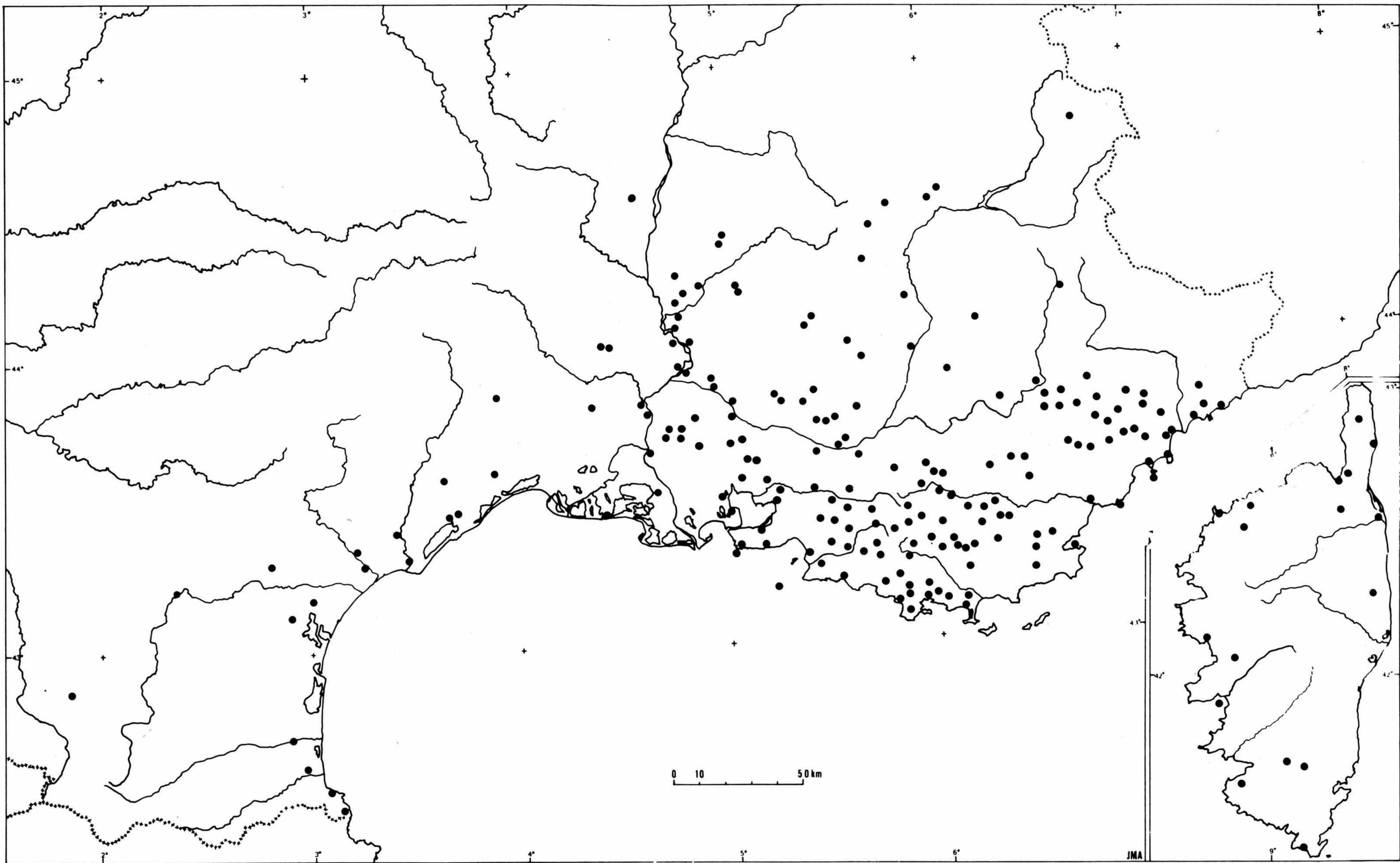


PLANCHE I. — Céramiques : lieux de découverte.

sites fouillés et du matériel qui s'y trouve. Tâche qui suppose cependant une connaissance aussi complète que possible des documents comparatifs : ce fut sans doute la chance du Laboratoire d'Archéologie Médiévale d'Aix (L.A.M.M. — URA 6) d'avoir pu, indépendamment de ses propres fouilles, étudier la documentation parfois très importante qui lui fut confiée par des fouilleurs français ou étrangers moins spécialisés en ce domaine, tout en poursuivant l'inventaire des grandes collections publiques ou privées existant en particulier dans les régions continentales de la France méditerranéenne. Conditions nécessaires mais non suffisantes à une exploitation approfondie de cette documentation — la collaboration avec des laboratoires scientifiques étant de plus en plus nécessaire à différents stades de cette recherche.

Cette action d'ampleur inégale en fonction de la plus ou moins grande importance des équipes tend peu à peu à couvrir toutes les régions en cause, au moins au titre de l'inventaire et souvent sur le plan des découvertes (pl. I). Tel est le cas par exemple en Provence et dans la vallée rhodanienne, des parties orientales étudiées en particulier par Georges Vindry et son équipe (cantons de Cannes et Grasse spécialement) (3) aux régions centrales et occidentales où se multiplièrent les recherches du L.A.M.M., avec l'aide de nombreuses collaborations (4). En Comtat Venaissin et dans le Gard proche, l'action très complémentaire de M. Sylvain Gagnière, Conservateur du Palais des Papes, et maintenant de Jacques Thiriot, Attaché de Recherches au C.N.R.S. (URA 6), conduit à de multiples études, aussi bien sur les poteries à pâte grise et leurs ateliers producteurs que sur les majoliques archaïques et les carreaux de pavement contemporains, dont Avignon et sa région recèlent de superbes séries (5). En Languedoc, des

(3) G. VINDRY, « Les céramiques italiennes médiévales en Provence Orientale », *Atti V° Convegno internazionale della ceramica*, Albisola, 1972, pp. 241-250; J.C. POITEUR, « La céramique romane en Provence Orientale », *ibid.*, pp. 235-239; *id.*, « Contribution à l'étude des céramiques médiévales d'Antibes », *Provence historique*, XXIV, 1974, pp. 230-242. Une importante documentation est rassemblée au Musée d'Art et d'Histoire de la ville de Grasse, dirigé par G. Vindry.

(4) Voir en dernier lieu G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, *Rougiers village médiéval de Provence. Approches archéologiques d'une société rurale méditerranéenne*, thèse de doctorat d'Etat, Paris I, 1978, pp. 685-954, et les articles présentés ici même.

(5) S. GAGNIÈRE, « Les sépultures à inhumation du III^e au XIII^e siècle de notre ère dans la basse vallée du Rhône », *Cahiers Rhodaniens*, XII, 1965, pp. 53-110. S. GAGNIÈRE et S. GRANIER, « Contribution à l'étude du Palais des Papes : I. Les carrelages en terre cuite dans les constructions de Jean XXII, de Benoît XII et de Clément VI », *Guide illustré d'Avignon*, 1963 (non paginé); *id.*, « Récentes découvertes archéologiques à Avignon », *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, IX, 1963-64, pp. 131-144; *id.*, *Les fouilles de la salle de Théologie au Palais des Papes d'Avignon*, Avignon, 1969; *id.*, *Avignon de la Préhistoire à la Papauté*, Avignon 1970; *id.* et J. PERROT, « Un oppidum de la Basse vallée du Rhône : Le Rocher des Doms à Avignon », *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, XI, 1962, pp. 48-78. S. GAGNIÈRE, J. GRANIER et J. VOISIN, « Contribution... : II. Découverte d'un carrelage dans le studium de Benoît XII », *Guide illustré d'Avignon*, 1964 (non-paginé); *id.*, « Les carrelages en terre cuite au Palais

découvertes importantes mais parfois sporadiques furent effectuées ces dernières années, en particulier à Saint-Félix-de-Montceau près de Gigean, à la Seube, à Beaucaire, à Psalmodi (6) : elles complètent les grandes collections rassemblées à Narbonne, étudiées en particulier par M^{lle} Colette Crouzet (7), et autorisent un recensement systématique effectué dans le cadre des recherches du L.A.M.M. par M^{lle} Régine Broecker, Allocataire de Recherches de 3^e cycle — ceci en attendant que les travaux entrepris à Carcassonne et surtout à Montségur, la forteresse cathare de l'Aude, donnent lieu à une publication intégrale par leurs inventeurs (8). Le même travail reste à poursuivre en Roussillon où les importantes découvertes de Collioure, effectuées sous l'impulsion de M. Vivès, Conservateur du Musée Rigaud de Perpignan, ont donné lieu à une première étude réalisée par M^{lle} Simone Verdié (9) et à une exposition récente organisée par M^{me} Valaison et son équipe (10); à ces séries considérables s'ajoutent des découvertes multiples, aussi bien à Perpignan qu'à Elne et dans la région (11). En Corse, outre les découvertes effectuées par M^{me} Morachini-Mazel et le groupe qu'elle anime (dont certaines réalisées à Mariana même) (12), il convient de citer les recherches

des Papes d'Avignon », *Revue d'information de la Mairie d'Avignon*, 1973 (non-paginé); *id.*, « Les carrelages du château de Jean XXII à Châteauneuf-du-Pape », *Mémoires de l'Académie du Vaucluse*, VII, 1973-74, pp. 29-69, J. THIRIOT, *La collection J. de Brion en Avignon : Les céramiques à couverte monochrome et les poteries communes*, mémoire de maîtrise dactylographié, Aix, 1972; *id.*, « Les fours de potiers médiévaux de Bollène (Vaucluse) », *Archéologie médiévale*, V, 1975, pp. 287-306; *id.*, « Les fours de potiers et bronziers de Saint-Gilles-du-Gard », *Ecole Antique de Nîmes*, 10, 1975, pp. 39-91.

(6) Publications partielles des découvertes de la Seube effectuées par N. LAMBERT, « La Seube : témoin de l'art du verre en France Méridionale du Bas-Empire à la fin du Moyen-âge », *Journal of Glass Studies*, XV, 1973, pp. 77-116.

(7) C. CROUZET, *Les céramiques gothico-mauresques à décor d'oxydes brun de manganèse et vert de cuivre du Midi de la France*, thèse de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, dactylographié, Paris, 1970; *id.*, « Les faïences narbonnaises à décor brun et vert du XIV^e siècle », *Narbonne. Archéologie et Histoire*, t. II, Montpellier, 1973, pp. 297-315.

(8) A Carcassonne, la fouille d'un silo effectuée sous la direction de M. Hélas, maître-assistant à l'Université de Montpellier, a fourni de nombreuses poteries communes associées à quelques importations liguriennes (sgraffito archaïque), andalouses (lustre métallique) et catalanes (faïences à décor vert et brun) : je remercie l'inventeur d'avoir bien voulu me montrer ce matériel dont la localisation et l'homogénéité chronologique (confirmée par plusieurs monnaies de la fin du XIII^e siècle) sont particulièrement intéressantes. Les fouilles de Montségur (Aude) donnent lieu à des publications périodiques effectuées sous la direction de M. J.-P. SARRET dans le *Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de Montségur et des environs* (n° 1, 1974).

(9) S. VERDIÉ, « La céramique médiévale décorée d'oxyde de cuivre et de manganèse trouvée au château royal de Collioure », *Archéologie médiévale*, II, 1972, pp. 281-303.

(10) M.C. VALAISON, *Céramique hispano-mauresque de Collioure*, Perpignan, 1977.

(11) J. LACAM, « Sur un fragment de plat à décor vert et brun », *Etudes Roussillonnaises*, IV, 1954-55, pp. 307-312. *De la préhistoire à Picasso*, catalogue de l'exposition de céramique réalisée au château royal de Collioure, 1968.

(12) G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, « Fouilles de Mariana (Corse), 3, Les céramiques médiévales » *Cahiers Corsica*, 17, 1972, pp. 1-16.

précises effectuées à Bonifacio et dans sa région par Roland Gayraud (URA 6), ainsi que les travaux en cours de François de Lanfranchi, à la source de nouvelles découvertes de matériel; les liens très forts qui unirent à diverses périodes l'île à l'Italie ont permis à M^{mes} Berti et Tongiorgi d'effectuer par ailleurs l'étude des séries de *bacini* insérés dans onze églises corses ainsi que celle d'une part importante du matériel retrouvé à Luri dans le Cap Corse (13).

A ces divers éléments s'ajoutent quelques découvertes subaquatiques dont l'étude systématique commence à peine : épaves islamiques trouvées au large de Marseille, de Saint-Tropez, de Cannes; bateaux contenant des céramiques valenciennes du xv^e siècle près du Cap Couronne, ou des céramiques à *stecca* près d'Agay et d'Ajaccio (14). Tour d'horizon rapide et bien incomplet, dont il est possible cependant de dégager quelques observations générales et orientations de recherches.

Les premières concernent encore, mais de façon plus qualitative cette fois, l'accroissement documentaire. Celui-ci est à l'évidence très considérable en de nombreuses régions; il contribue à lui seul à renouveler profondément et de plus en plus rapidement la connaissance typologique des céramiques utilisées en France méditerranéenne — des milliers de pièces nouvelles ayant été recensées depuis une dizaine d'années. Mais il est sans doute plus important encore de noter l'amélioration très sensible des conditions de découverte et d'analyse de ces matériels; celles-ci autorisent en de nombreux cas des études plus complètes favorisées par le renouvellement des méthodes archéologiques et de laboratoire. Compte-tenu des besoins les plus urgents, et outre les études typologiques de base, ces recherches se sont orientées principalement vers deux domaines : l'interprétation chronologique de la documentation et l'étude des sources de provenance.

II. Chronologie et sources de provenance : moyens et méthodes.

A. EVOLUTION CHRONOLOGIQUE.

L'interprétation chronologique de ce matériel dépend, chacun le sait, d'une part des conditions de sa découverte et en particulier de son insertion dans des milieux plus ou moins bien stratifiés, d'autre

(13) G. BERTI et L. TONGIORGI, « Les céramiques décoratives sur les églises romanes de Corse », *Cahiers Corsica*, 1975, p. 1-28; *id.*, « La Torre dei Motti à Luri — La céramique », *ibid.*, n° 65-67, 1977, pp. 43-67. R.P. GAYRAUD, *La céramique médiévale en Corse d'après les fouilles de Bonifacio*, thèse de 3^e cycle, Aix, 1979.

(14) Sur l'épave de La Couronne, voir G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, « Découvertes récentes de céramiques médiévales espagnoles en Provence. Leur place dans l'évolution régionale », *Actes du 94^e Congrès National des Sociétés Savantes*, Pau, 1969 (Paris, 1971), pp. 129-164. Les épaves d'Agay et d'Ajaccio ont été découvertes fortuitement et n'ont donné lieu qu'à des explorations partielles, leur matériel paraissant cependant très homogène (renseignements et matériel communiqués par les inventeurs).

part de ses caractéristiques propres et des rapprochements qu'il est possible d'effectuer avec des données comparatives bien assurées. Problème plus complexe qu'il ne paraît en cette période encore mal connue que constitue le moyen-âge, où la définition des critères de datation exacts et des sources de production restait, jusqu'à des temps récents au moins, insuffisamment éclaircie en bon nombre de cas. Les régions méridionales de la France, zones productrices mais aussi ouvertes à de multiples apports de typologie et de périodisation fort diverses, n'échappaient pas à ce dilemme. Ceci ne pouvait entraîner qu'à un effort spécifique dont il est peut-être utile de noter ici quelques traits — méthodes traditionnelles et techniques de laboratoire étant et devant devenir de plus en plus complémentaires.

Ces recherches furent facilitées en premier lieu par l'évolution très rapide des fouilles. Aux découvertes presque fortuites — parfois très considérables dans leur masse comme à Collioure, Narbonne, Gigean et en certains points d'Avignon où de véritables sauvetages durent être organisés en fonction de travaux urbains par trop rapides (15) — succèdent ainsi un nombre croissant de fouilles stratigraphiques dont la rigueur est riche d'enseignement (pl. II). Fait essentiel, surtout lorsque les caractéristiques et/ou la durée d'occupation du site permettent l'établissement d'une chronologie relative ou même absolue suffisamment nuancée et longue.

Deux types d'approche (d'ailleurs très complémentaires l'un de l'autre) peuvent cependant être envisagés en fonction des catégories de sites étudiés — les uns devant plutôt être considérés comme des sites de consommation, acheteurs de produits diversifiés en fonction de besoins successifs ou simultanés — les autres étant des centres producteurs, à la source d'une documentation précise et abondante mais parfois aussi plus ponctuelle dans sa morphologie et sa durée.

Parmi les premiers se rangent bien évidemment les sites d'habitat de haute ou basse époque, étudiés de façon systématique en Provence. Sites du premier âge féodal tels que ceux de Cucuron, Sannes, Saint-Martin-de-la-Brasque ou Cadrix, au matériel essentiellement réalisé en cuisson réductrice, auquel s'ajoutent quelques très rares importations. *Castra* évolués, occupés plus longuement, tels que celui de Rougiers dans le Var, au matériel très abondant et diversifié qu'il est intéressant de comparer aux trouvailles plus ponctuelles effectuées sur des séries de sites similaires de la région, du Rhône aux Alpes (tels Evenos, Forcalqueiret, la Garde-Freinet, La Madeleine près de La Môle, Châteauneuf-les-Marti-

(15) Sur les fouilles médiévales effectuées en urgence en Avignon (dont certaines encore en cours), voir S. GAGNIÈRE et J. GRANIER, *Trois ans de recherches archéologiques au quartier de la Balance en Avignon*, Avignon, 1967; *id.*, *op. cit.*, 1970; J. THIRIOT, « Avignon, Le Petit-Palais — Premier bilan des fouilles dans le jardin ouest », Avignon, 1978; G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, J. THIRIOT, L. VALLAURI, *Céramiques d'Avignon. Les fouilles de l'Hôtel de Brion et leur matériel*, fasc. hors-série des Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1980.

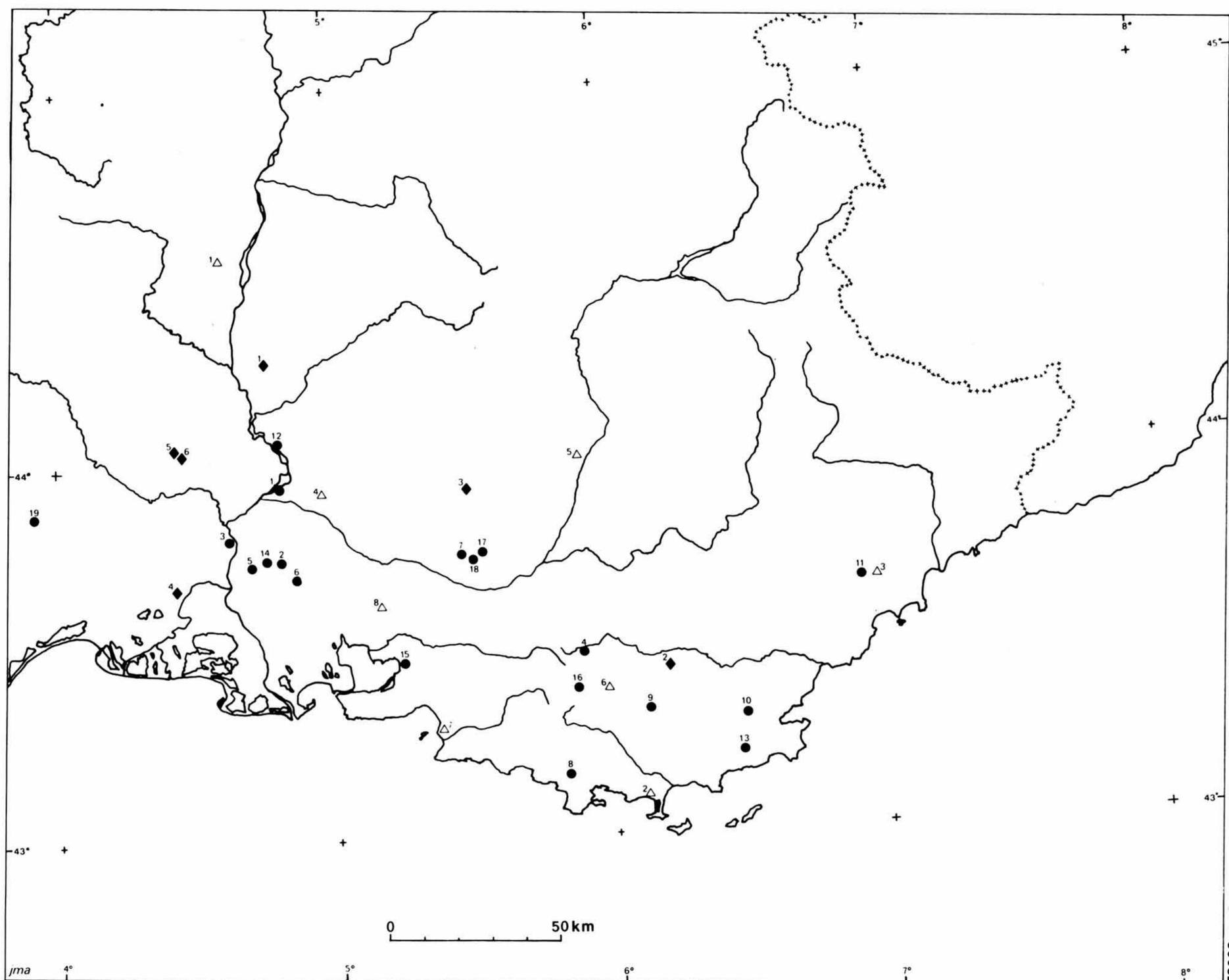


PLANCHE II. — Principaux sites de fouille en Provence et vallée rhodanienne : *Habitats* (point) : 1. Avignon; 2. Les Baux; 3. Beaucaire; 4. Cadrix; 5. Le Castellet de Montmajour; 6. Castillon de Mouriès; 7. Cucuron; 8. Evenos; 9. Forcalquier; 10. La Garde-Freinet; 11. Grasse; 12. Lhers; 13. La Môle; 14. Montpaon; 15. Rognac; 16. Rougiers; 17. Saint-Martin-de-la-Brasque; 18. Sannes; 19. La Seube. *Sites religieux et nécropoles* (triangle) : 1. Alba; 2. Hyères (Olbia); 3. Le Brusq; 4. Cancaubeau; 5. Ganagobie; 6. La Gayole; 7. Marseille, Saint-Victor; 8. Saint-Laurent de Péliissanne. *Ateliers de potiers* (losange) : 1. Bollène; 2. Cabasse; 3. Goulth; 4. Saint-Gilles-du-Gard; 5. Saint-Quentin-la-Poterie; 6. Saint-Victor-les-Oules.

gues et Rognac sur l'étang de Berre, ou les châteaux des Alpilles) (16).

Le caractère répétitif de ces découvertes, complétées encore par celles effectuées dans le cadre des fouilles d'églises ou de nécropoles au matériel souvent bien stratifié, mérite attention. Les fouilles les plus importantes, poursuivies parfois sur une très grande échelle comme à Rougiers, offrent dès à présent matière à des typologies périodisées de longue

durée, basées le plus souvent sur l'exploitation conjointe des données stratigraphiques, céramologiques et monétaires, traitées statistiquement lorsque l'abondance du matériel le permettait (17). De telles grilles d'interprétation précisent considérablement l'apport documentaire et fixent un état de la recherche. Elles doivent cependant être utilisées avec prudence puisqu'elles dépendent en partie de l'évolution intrinsèque de ces sites où les fluctuations de l'habitat peuvent avoir été importantes, et de la connaissance que le fouilleur en obtient à la fin de ses recherches.

Les fouilles de four ou d'atelier offrent matière à des chronologies à la fois plus précises et plus ponctuelles en fonction de la durée d'installation telle qu'il est possible de la reconnaître au cours des

(16) Sur ce matériel encore partiellement inédit, voir les publications déjà citées de R. DE CABRENS (*supra*, note 2); J. LACAM, *Les Sarrasins dans le Haut Moyen Age français*, Paris, 1965; *id.*, « Contribution à l'étude de la céramique à décor vert et brun », *Annales de la Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de Toulon et du Var*, n° 21, 1969, pp. 35-41; *id.*, « Recherches archéologiques à La Garde-Freinet », *ibid.*, n° 22, 1970, pp. 3-23; H. RIBOT, « Sondages archéologiques à Sainte-Madeleine, commune de la Môle (Var) », *ibid.*, n° 27, 1975, pp. 57-67; G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, *op. cit.*, 1969 et 1978.

(17) G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, « Remarques sur une méthode d'interprétation des céramiques trouvées en fouille », *Atti VI Convegno...*, Albisola, 1973, pp. 31-42; *Id.*, *op. cit.*, 1978, p. 630 sqq. et ici même, pp. 441 à 456.

recherches. Leur apport est évident, autorisant une meilleure compréhension des productions « régionales ». Aussi leur étude s'est-elle développée rapidement ces dernières années, passant de la découverte presque fortuite de certaines installations comme à Cabasse (Var), à Rustrel ou à Bollène (Vaucluse) et même à Saint-Gilles-du-Gard, à des prospections et à des fouilles systématiques, en particulier dans la basse vallée du Rhône et dans l'Uzège proche (ateliers de Saint-Quentin-la-Poterie et Saint-Victor-les-Oules) où se multiplièrent semble-t-il les officines les plus actives, parfois sur de longues périodes.

Ces recherches furent l'occasion d'une collaboration plus étroite entre les archéologues et les laboratoires, qu'il s'agisse de l'application de la prospection magnétique en vue de la localisation des fours (en particulier dans l'Uzège) ou des méthodes de datation en laboratoire.

Si les méthodes archéologiques de datation des céramiques demeurent sans concurrence réelle dans presque tous les cas, elles se trouvent cependant confrontées de temps à autre à des méthodes de datation en laboratoire, soit qu'on ait cherché à obtenir des indications chronologiques complémentaires, soit qu'on ait été contraint pour diverses raisons de les utiliser à la place des méthodes traditionnelles. Deux méthodes de datation en laboratoire : le magnétisme thermo-rémanent (ou archéomagnétisme) et la thermoluminescence occupent une place à part, étant relativement bien connus, et se fondant sur des mesures effectuées sur les matériaux céramiques eux-mêmes. A vrai dire il existe plusieurs autres méthodes qui intéressent directement les matériaux céramiques, mais elles sont moins connues (18). On assiste même en ces domaines à une multiplication de nouveautés dont on ne peut certes que se réjouir, même si l'on regrette par ailleurs que les applications systématiques à l'archéologie ne trouvent que difficilement les conditions d'un développement satisfaisant.

Le magnétisme thermo-rémanent (qui utilise les propriétés de certains constituants des céramiques qui enregistrent quelques-unes des caractéristiques du champ magnétique terrestre existant au moment de leur refroidissement) demande pratiquement pour être exploitable que les matériaux céramiques n'aient pas été dérangés depuis leur refroidissement (19). C'est pourquoi la datation des fours et des foyers demeure son champ d'application privilégié, bien qu'encore insuffisamment exploité (20). Et cette insuffisance est d'autant plus regrettable qu'il s'agit d'une méthode que l'on pourra perfectionner dans la mesure où ses applications seront plus nombreuses.

La thermoluminescence (qui utilise l'accumulation d'énergie emmagasinée au cours des temps à l'inté-

rieur du réseau cristallin de la céramique sous l'action de la radio-activité naturelle, et sa libération sous forme de lumière par chauffage de la céramique) deviendra sans doute une méthode de datation complémentaire très utilisée (21). Elle ne demande pas, en effet, que les matériaux céramiques aient conservé la même position depuis leur cuisson, ce qui permet de l'employer pour la datation des céramiques. Il en existe de très nombreuses variantes qui ont déjà permis diverses applications dans le domaine médiéval (22).

Si le ^{14}C , ou radio-carbone, a parfois été utilisé pour la datation directe de certaines céramiques ayant fixé du carbone au cours de leur cuisson, c'est bien évidemment d'une manière indirecte que cette méthode est le plus souvent employée pour la datation du matériel céramique, au même titre d'ailleurs que toutes les autres méthodes de datation en laboratoire (23). Parmi celles-ci on fera une place particulière à la dendrochronologie dont les applications médiévales sont particulièrement importantes dans certaines régions de l'Europe. Elles pourraient l'être sans doute plus dans le domaine méditerranéen.

B. DÉTERMINATION DES PROVENANCES.

L'étude des céramiques communes ou fines découvertes dans les régions méditerranéennes de la France entraînait également à des recherches précises sur les sources de provenance, régionales ou plus lointaines. Un double travail fut donc réalisé, dont il peut être utile de rappeler brièvement les étapes.

La première consista, de la manière la plus traditionnelle et la plus nécessaire qui soit, à établir une typologie périodisée des découvertes. Des classifications préliminaires furent donc réalisées, qu'il a été possible d'affiner peu à peu grâce à de nombreuses études comparatives poursuivies en France du Sud comme en Italie et en Espagne. De telles études permettaient d'établir une typologie mais non de résoudre toutes les questions : trop d'incertitudes demeuraient aussi bien quant aux productions « régionales » aux ateliers encore insuffisamment connus qu'aux sources d'importation dont la multiplicité entraînait à des recherches plus approfondies. Il paraissait par ailleurs utile de confronter les groupes typologiques obtenus, nécessairement visuels et donc — partiellement au moins — subjectifs, à des critères d'analyses plus objectifs, basés en particulier sur la définition des argiles utilisées pour la fabrication des céramiques. Enfin on pouvait espérer remonter aux lieux de fabrication des céramiques en com-

(21) Outre l'ouvrage cité note 19, on pourra consulter : S.J. FLEMING, *Dating in Archaeology*, Londres, 1976.

(22) Pour la France, voir par exemple H. VALLADAS, « Problèmes rencontrés lors de la datation par thermoluminescence d'un four de potier », *Revue d'Archéométrie*, I, 1977, pp. 127-133, ainsi que L. LANGOUËT et coll., « Fouille et datation d'un four médiéval à Trans (Ille-et-Vilaine) », *Revue d'Archéométrie*, II, 1978, pp. 65-87.

(23) H.N. MICHAEL and E.K. RALPH édit., *Dating Techniques for the Archaeologist*, Cambridge (M A), 1971. — Egalement notes 19 et 21.

(18) Voir par exemple E.G. GARRISON, C.R. MC GIMSEY III and O.H. ZINKE, « Alpha-recoil tracks in archaeological ceramic dating », *Archaeometry*, 20, 1978, pp. 39-46.

(19) Bonne mise au point dans M.J. AITKEN, *Physics and Archeology*, 2^e éd., Oxford, 1974. Voir également notes 21 et 23.

(20) Sur les conditions d'application au domaine médiéval, on consultera utilement : M. de BOUËRD, *Manuel d'Archéologie Médiévale*, Paris, 1975.

parant leurs argiles à des argiles d'origine connue, et y parvenir plus aisément que par d'autres méthodes.

Les méthodes archéologiques traditionnelles d'établissement des provenances se heurtant souvent à des difficultés presque insurmontables, on a pensé les améliorer en développant des procédés plus affinés d'études typologiques (24). Il ne semble pas cependant que les « méthodes formelles » proposées dans ce but aient permis de réaliser de véritables progrès en ce domaine. Il n'est pas évident d'ailleurs que le caractère assez aléatoire des données typologiques permette de fonder de réels espoirs dans l'avenir de ces méthodes. En tout cas, dans le domaine des provenances, elles n'ont à leur actif que très peu de réalisations qui puissent être comparées à celles qu'ont permis d'obtenir les recherches de laboratoire fondées sur l'étude des caractéristiques des pâtes.

Demeurées longtemps l'objet d'espoirs non raisonnés, au moins autant que de refus sans examen, les méthodes d'étude des pâtes en laboratoire tendent à devenir progressivement ce qu'elles auraient dû être toujours : un instrument efficace et commode au service de la recherche archéologique.

Elles fournissent des moyens de comparaison permettant de reconnaître les céramiques qui ont une même provenance. Cette identification a, par ailleurs, l'avantage d'être en grande partie indépendante des caractéristiques typologiques et stylistiques des objets, ainsi que de leur datation.

De nouvelles possibilités s'ouvrent ainsi à l'Archéologie, et notamment celle de suppléer dans une très large mesure à notre méconnaissance de bien des centres producteurs. En associant les recherches de laboratoire et les fouilles stratigraphiques sur les sites utilisateurs, il devient alors possible de regrouper les diverses catégories de céramiques fabriquées dans un même atelier, et d'en suivre l'évolution au cours du temps. Enfin, par des recoupements et des comparaisons plus étendus, on pourra même parvenir à localiser les ateliers inconnus.

Les méthodes employées pour l'étude en laboratoire des pâtes des céramiques sont nombreuses. On mentionnera d'abord les méthodes pétrographiques (étude des inclusions en lame mince ou sur cassure) (25); elles permettent souvent d'établir des rapports directs entre les céramiques et l'environne-

ment géologique des ateliers où elles ont été produites. Elles permettent également des rapprochements entre céramiques de même origine; cependant, n'étant en principe que qualitatives, elles sont à ce point de vue d'un maniement moins commode que les méthodes chimiques. Notons enfin qu'elles s'appliquent particulièrement bien aux céramiques dont les pâtes ne sont pas trop fines.

Les méthodes chimiques d'investigation des pâtes autorisent elles aussi les rapprochements entre les céramiques et l'environnement géologique des ateliers qui les ont produites, mais d'une manière généralement moins directe que les méthodes pétrographiques. En revanche, elles sont particulièrement bien adaptées, s'agissant de données quantitatives, lorsqu'il faut regrouper des céramiques de même origine ou comparer les céramiques à des argiles de provenance connue. Par ailleurs l'application de ces méthodes n'est pas limitée par la finesse des pâtes, tout au contraire.

Ce sont ces divers avantages qui nous ont conduit à accorder la première place aux méthodes chimiques dans nos études des céramiques fines médiévales, bien que les méthodes pétrographiques et chimiques soient en réalité complémentaires.

Les méthodes chimiques d'investigation des pâtes utilisent normalement un système d'analyse chimique permettant la détermination des pourcentages d'un certain nombre de constituants chimiques, associé à un ensemble de traitements statistiques des compositions.

Sur le plan des analyses ce sont incontestablement les techniques physiques d'analyse qui ont permis le développement, en archéologie, des méthodes chimiques d'investigation des pâtes, par suite du nombre élevé d'analyses qu'elles autorisent. Pour nos études sur les céramiques médiévales nous avons utilisé de façon régulière la fluorescence X qui présente plusieurs avantages : économie, reproductibilité des mesures, comparaison aisée des résultats entre les laboratoires... Mais d'autres choix peuvent être faits, qu'il s'agisse de l'activation neutronique (26), de la spectrographie optique (27), voire même de l'analyse chimique traditionnelle par voie humide (28). En fait les résultats dépendent beaucoup moins de la méthode d'analyse utilisée que de la manière dont la recherche a été conduite, et notamment du choix des échantillons analysés, de la nature des comparaisons auxquelles on a procédé, et peut-être surtout de la connaissance que l'on a acquise de ses propres méthodes et de leurs limites.

(24) Voir notamment, *Méthodes classiques et méthodes formelles dans l'étude des amphores*, Colloque International, Rome 1974, Collection de l'Ecole Française de Rome, n° 32, Rome, 1977.

(25) Très abondante bibliographie sur ces méthodes dans : D.P.S. PEACOCK, The scientific analysis of ancient ceramics : a review, *World Archaeology*, 1, 1970, pp. 375-389; *id.*, édité., *Pottery and early Commerce, Characterization and Trade in Roman and Later Ceramics*, Londres, 1977. B. HULTEN, *On Ceramic Technology during the Scandian Neolithic and Bronze Age*, Stockholm, 1977. L. COURTOIS, *Examen au microscope pétrographique des céramiques archéologiques*, Centre de Recherches Archéologiques, Notes et Monographies Techniques, n° 8, Paris, 1976.

Pour la période médiévale, on consultera les nombreux travaux de T. MANNONI, notamment dans ce même ouvrage, p. 43 et p. 113.

(26) Voir par exemple, I. PERLMAN et F. ASARO, « Pottery analysis by neutron activation », *Archaeometry*, 11, 1969, pp. 21-52, ainsi que la bibliographie de A.L. WILSON, « Elemental Analysis of Pottery in the Study of its Provenance : A Review », *Journal of Archaeological Science*, 5, 1978, pp. 219-236.

(27) Ce fut notamment la méthode utilisée à Oxford lors des premières recherches systématiques entreprises sur la détermination de la provenance des céramiques. Cf. H.W. CATLING, « Spectrographic Analysis of Mycenaean and Minoan Pottery », *Archaeometry*, 4, 1961, pp. 31-38.

(28) Cf. Travaux du Laboratoire du Centre de Recherches Archéologiques Médiévales de Caen.

On a en effet un peu trop souvent négligé de tester, sur des exemples très bien connus, ne posant aucun problème, la valeur des différentes méthodes préconisées pour l'étude en laboratoire des céramiques; il en résulte qu'on ignore parfois les conditions exactes d'application de ces méthodes. Quant à celles que nous avons utilisées couramment pour l'étude des céramiques médiévales, elles avaient fait l'objet de nombreuses études préalables portant sur le matériel d'une centaine d'ateliers d'époque romaine (29). On a pu déterminer ainsi, non seulement des conditions analytiques favorables, mais également des procédés de traitement des données qui soient particulièrement bien adaptés à la résolution des problèmes archéologiques.

Le développement des méthodes chimiques d'investigation des pâtes est étroitement lié à celui des procédés de traitement des données. On distingue habituellement les procédés de classification qui visent à constituer des groupes à l'intérieur d'un ensemble de données, et les procédés de classement qui ont pour objet d'attribuer un individu déterminé (en l'occurrence une céramique dont on possède l'analyse) à tel ou tel groupe préalablement défini. On comprendra facilement que les méthodes de classement soient en fait réservées à l'étude de catégories de céramiques dont tous les ateliers sont connus ou presque. Une telle situation étant exceptionnelle, ce sont les méthodes de classification qui seront l'outil le plus couramment utilisé pour les études de céramiques, même si le recours aux méthodes de classement demeure un objectif à atteindre. Parmi les méthodes de classification, on a privilégié ici même les analyses de grappe dont la représentation graphique est particulièrement commode, mais on a disposé de beaucoup d'autres méthodes (analyses en composante principale, analyse des correspondances, méthode taxinomique non hiérarchique descendante, sans compter l'utilisation plus modeste, mais souvent efficace, des simples histogrammes). On peut redire à propos de toutes ces méthodes de classification ce qui a déjà été dit des méthodes d'analyse, que les résultats dépendent beaucoup moins de la méthode employée que de l'usage qui en est fait.

Cela est vrai, également, des méthodes de classement parmi lesquelles on signalera, pour les avoir plus particulièrement utilisées, l'analyse discriminante quadratique, la méthode du kNN, celle du Simplexe et celle du TLU (30).

Si le choix des méthodes d'analyse, comme celui des méthodes de traitement des données, a en fin de compte une importance limitée, c'est entre autres raisons que la problématique archéologique conserve

dans toutes ces recherches un rôle essentiel. On peut illustrer cette situation par les quelques réflexions qui suivent :

A — Si nous rencontrons sur un même site deux catégories de céramiques auxquelles les données archéologiques accorderaient volontiers une origine commune, il suffira généralement, pour vérifier cette hypothèse, de constater que ces deux catégories ont bien les mêmes compositions, ce qui n'est pas une opération toujours évidente. Elle demande au minimum que le laboratoire soit à même d'affirmer que la similitude observée pour les compositions est de celles qui se rencontrent à l'intérieur d'un même atelier, et que cette similitude implique, dans le cas considéré, une origine commune avec une assez forte probabilité. Cette probabilité, conjuguée aux probabilités archéologiques : présence sur un même site, répartition semblable dans le temps et dans l'espace, analogies typologiques, stylistiques ou techniques, sera pratiquement équivalente à une certitude. Mais si les données archéologiques sont moins évidentes, il faudra que les raisons du laboratoire soient mieux assurées, ou que l'affirmation d'une origine commune soit plus nuancée.

Exemples d'application :

- sgraffito archaïques et formes lisses associées (cf. p. 125),
- céramiques communes de Rougiers à pâte rouge et à pâte grise (cf. p. 444),
- majoliques archaïques et sgraffito archaïques de Savone (cf. p. 133),
- importations de Malaga (cf. p. 362).

On notera que s'il s'était agi du contraire, c'est-à-dire d'établir l'origine différente de deux catégories de céramiques, ou aurait encore eu affaire à une « composition » de plusieurs probabilités, les unes archéologiques, les autres géochimiques, le rôle du laboratoire consistant pour ces dernières à apprécier la signification des différences de composition observées.

Exemples d'application :

- majoliques régionales et catalanes (cf. p. 413),
- majoliques régionales du type d'Avignon et autres majoliques régionales (cf. p. 424),
- groupes marginaux de Savone et de Valence (cf. p. 133 et p. 369).

B — Si l'on a affaire à une céramique pouvant provenir d'un atelier déterminé dont on connaît bien les caractéristiques de composition, et si on cherche à vérifier cette provenance, on retrouve encore la même imbrication entre les arguments archéologiques et géochimiques. Quand l'hypothèse archéologique est solidement argumentée, on peut se contenter d'une simple vérification en laboratoire établissant que la composition de la céramique considérée s'accorde bien avec celles des céramiques de l'atelier. Mais si les arguments archéologiques sont moins évidents, ce qui devrait en principe correspondre aux cas les plus intéressants du point de vue archéologique, il faudra que les preuves apportées par le laboratoire soient particulièrement solides. Et notam-

(29) Voir, par exemple : M. PICON et coll., « Composition of the La Graufesenque, Banassac and Montans Terra Sigillata », *Archaeometry*, 17, 1975, pp. 191-199. M. PICON, M. VAUTHEY, « Les céramiques de l'atelier de Terre-Franche, Problèmes de composition et problèmes techniques », *Revue Archéologique du Centre*, XIV, 1975, pp. 285-302. M. PICON, « A propos de la vérification du catalogue des marques de l'atelier de la Muette : réflexions sur la valeur des preuves », *Figlina*, 1, 1976, pp. 89-96.

(30) Bibliographie dans P. LAFFITTE, *Traité d'informatique géologique*, Paris, 1972.

ment qu'on ait comme précédemment quelque idée du caractère plus ou moins courant des compositions concernées, et des risques plus ou moins grands de confusion entre ateliers ayant des compositions semblables. Cependant même dans les cas les plus favorables il existe des limites aux localisations faites en laboratoire, et ces limites résultent de cette constatation très banale que les mêmes argiles peuvent se rencontrer dans une carrière et à des distances parfois importantes de cette même carrière. On ne pourra donc, sur les seuls critères du laboratoire, attribuer une céramique à un atelier donné, mais seulement à la zone où les argiles ont la même composition que les pâtes employées sur l'atelier. Or une fois de plus ce seront les données archéologiques et géochimiques qui permettront dans chacun des cas de décider si une telle limitation doit être prise en considération ou non.

Exemples d'application :

- ateliers de Saint-Quentin (cf. p. 419),
- ateliers de Pise et du bassin de l'Arno (cf. p. 133),
- ateliers de Valence et du bassin du Turia (cf. p. 369).

C — Si l'intervention simultanée des données archéologiques et géochimiques dans la constitution des preuves requiert une extrême attention afin d'éviter les conclusions hasardeuses fondées sur une confiance exagérée en l'un ou l'autre de ces deux domaines, on ne saurait pour autant refuser la moindre suggestion d'ordre archéologique, ethnographique ou géochimique lorsqu'on en est encore à cette phase des recherches qui précède l'établissement des preuves. C'est que très souvent on ne sait vraiment pas à quel groupe ou à quel atelier rattacher telle ou telle production, et qu'il faut un long cheminement pour éliminer toutes les hypothèses inexactes, avant d'être en mesure de rassembler les éléments d'une preuve. L'établissement des hypothèses, et les démarches à suivre pour les vérifier ou les infirmer, résultent nécessairement de la confrontation des données archéologiques et géochimiques, et donc d'une étroite collaboration entre les archéologues et le laboratoire. Car il faut bien dire qu'il est souvent aussi difficile de déterminer ce qu'il convient d'analyser, et plus généralement de se fixer une stratégie, que de démêler les poids respectifs des divers arguments constituant une preuve.

Exemples d'application :

- localisation des sgraffito archaïques (cf. p. 129),
- localisation des majoliques archaïques de type avignonnais (cf. p. 427),
- identification du groupe inconnu de Valence ou d'Espagne du Sud (cf. p. 372).

Les quelques réflexions qui précèdent ne sauraient avoir la rigueur d'un exposé systématique sur les méthodes de raisonnement utilisées en céramologie de laboratoire; elles n'ont que l'ambition de suggérer, par la complexité des facteurs mis en jeu, la nécessité d'une étroite collaboration à tous les stades de la recherche entre les archéologues et le laboratoire. Mais cela demande d'abord que l'on se défasse de pas mal d'idées fausses, d'un côté comme de

l'autre. En particulier il importe que les archéologues comprennent que les méthodes de laboratoire ne sont pas des méthodes plus ou moins miraculeuses, mais de simples moyens d'étude efficaces et compréhensibles quant à l'essentiel des raisonnements utilisés. Il en résulte que le laboratoire, pas plus que l'archéologue, ne parviendra à des certitudes s'il n'étudie tous les aspects des problèmes qui lui sont soumis. Son rôle ne saurait donc se limiter à des interventions ponctuelles sur les seules questions qui demeurent insolubles par toutes les autres méthodes. Au contraire, c'est dans la mesure où l'étude en laboratoire fait partie intégrante de l'étude archéologique qu'une telle recherche peut être vraiment fructueuse. Aussi le laboratoire se doit-il d'aborder dans leur ensemble les problèmes posés par la catégorie de céramique étudiée, même si quelques-uns de ces problèmes ne paraissent avoir *a priori* qu'un intérêt limité, pouvant être considérés comme assez bien connus d'un point de vue archéologique. La valeur des preuves apportées par le laboratoire dépend en effet presque toujours de l'étendue de ses propres investigations dans le domaine archéologique mais également dans les domaines géologique et ethnographique, la méconnaissance de cette réalité demeurant certainement un grave sujet de préoccupation.

III. Principaux résultats obtenus.

De cet effort à la fois documentaire et méthodologique, de ces recherches archéologiques et de laboratoire que résulte-t-il et quel est, actuellement, l'état des connaissances et des questions? Sans examiner ici à proprement parler la place des céramiques dans les habitats ou les sites étudiés (question qui relève peut-être plus de l'ethnologie de la maison que d'une analyse céramologique spécifique, indispensable à ce stade de la recherche), il convient cependant de rappeler la finalité variable du matériel examiné ici. Mis à part quelques très rares objets mobiliers (lampes, trompes d'appel, etc.) il s'agit toujours — soit d'une vaisselle commune ou de table, cette dichotomie s'accroissant au fil du temps en fonction de l'évolution des productions, de l'enrichissement progressif des formes et de la variété des besoins (utilitaires ou de prestige) de plus en plus clairement affirmés, en milieu rural comme en milieu urbain, — soit d'éléments décoratifs intégrés aux constructions (pl. III) :

a) *bacini* d'abord, relativement fréquents dans les églises corses : leur rôle ne se sépare guère, au fond, de l'effet recherché par certaines majoliques archaïques dont les cavités de suspension aménagées au pied ou dans le rebord ne laissent guère de doute sur la fonction ornementale qu'elles purent jouer;

b) *carreaux de pavement* ensuite, dont les découvertes ne cessent de se multiplier, en particulier autour de la cité pontificale d'Avignon et dans le Languedoc proche; les analogies de pâte ou de décor observables entre ce matériel et certains groupes de faïence contemporaines sont remarquables dès le

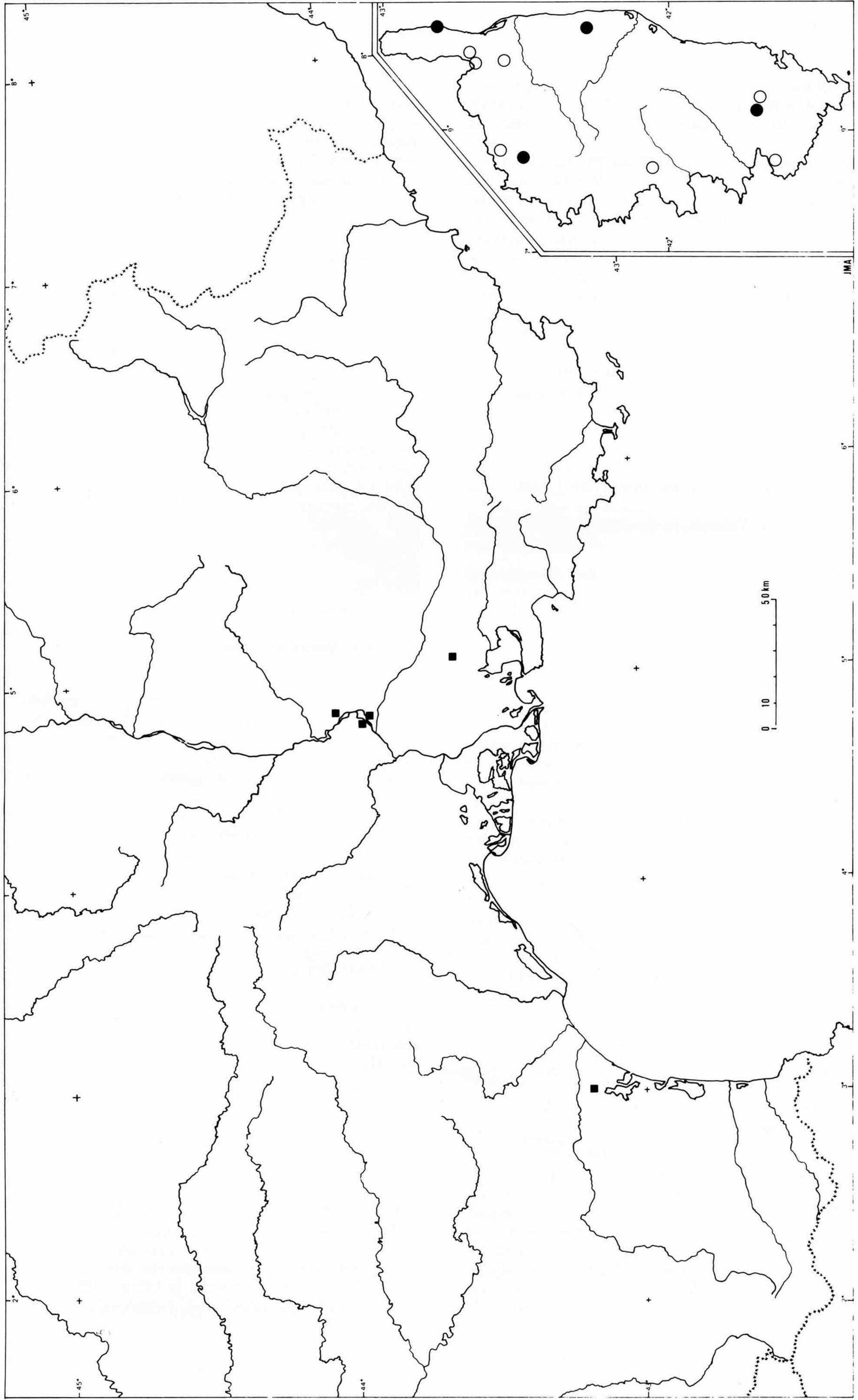


PLANCHE III. — *Bacini* et *carreaux de pavement* : localisation

second quart du XIV^e siècle, les uns et les autres relevant ainsi d'une même étude.

S'il ne peut être question d'examiner ici en détail l'ensemble des productions découvertes dans les régions méditerranéennes de la France, dont certains points sont repris de façon plus complète dans les communications séparées, quelques traits généraux peuvent être dégagés. Certains concernent plus spécifiquement l'évolution des techniques et des styles observables dans les fabrications régionales, d'autres les importations dont le nombre et l'origine varient considérablement en fonction des périodes et des régions étudiées.

A. Les productions régionales.

Apparemment facilitée par le grand nombre des documents retrouvés dans les régions en cause, l'étude de ces productions est en fait rendue délicate, comme toujours en pareil cas, par cette multiplicité même. S'y ajoute le manque d'études comparatives effectuelles sur une vaste échelle — peu de pièces relevant des ateliers « régionaux » ayant été, sinon exportées, du moins découvertes hors de France. Dans l'état actuel des connaissances, une évolution assez cohérente semble cependant apparaître, aussi bien sur le plan des techniques que des styles.

L'examen de l'ensemble de la documentation stratifiée actuellement recensée paraît bien montrer que l'utilisation de la cuisson réductrice s'est poursuivie de façon quasi absolue jusqu'à une époque assez tardive, au moins dans les provinces continentales de la France méditerranéenne — le cas de la Corse encore trop peu étudiée de ce point de vue restant pour le moment plus incertain. D'après les fouilles d'habitat et d'installations en dépendant comme d'après les fouilles d'ateliers, tout semble s'être passé en fait comme si cette technique avait été seule employée jusque vers le milieu du XIII^e siècle. Sa survivance à une époque postérieure est encore fort probable pendant un demi-siècle au moins, malgré l'apparition et le développement désormais de plus en plus rapide des céramiques glaçurées, fabriquées en atmosphère oxydante, dont la prépondérance devient à peu près absolue dès le début du XIV^e siècle dans la plupart des sites actuellement étudiés.

Une telle chronologie peut sembler basse si on la compare aux observations réalisées dans des contextes nordiques. Elle semble cependant confirmée aussi bien par les datations proposées par certains fours de l'Uzège ou de la basse vallée du Rhône, dont les plus tardifs sont attribués au milieu du XIII^e siècle (31), que par les observations réalisées dans de multiples fouilles stratigraphiques, d'habitat en particulier. Elle n'est pas sans correspondre par ailleurs aux indices relevés aussi bien en Ligurie qu'en Catalogne, régions proches et fort actives céramologiquement mais où la longue survivance des

productions en cuisson réductrice paraît également bien attestée (32).

L'évolution capitale que représentent dans cet artisanat le passage à la cuisson oxydante et l'apparition des premières glaçures à dominante plombifère puis bientôt stannifère n'en est que plus importante à relever. Ces procédés ne tardèrent pas, semble-t-il, à se généraliser en diverses zones de production, dont celles des argiles kaolinitiques fréquentes à l'Ouest du Rhône; il en fut de même en Provence où les bancs de kaolinite ferrugineuse, nombreux du bassin de Saint-Maximin au Verdon, semblent avoir été exploités pour fabriquer successivement (et peut-être de façon concomitante au cours de la seconde moitié du XIII^e s.) des poteries à pâte grise et des poteries glaçurées à pâte rouge, aux types de plus en plus diversifiés mais à la fonction utilitaire de plus en plus nettement marquée — une séparation tendant désormais à s'affirmer entre vaisselle de cuisine et de table.

Ce phénomène n'est pas sans correspondre pour la première à une fabrication en série, simplifiée et d'où disparaît peu à peu, dans la grande majorité des cas, toute ornementation non-fonctionnelle. Il est intéressant de rapprocher ce trait de l'apparition à peu près simultanée de productions plus luxueuses souvent émaillées et peintes au cuivre et manganèse, à l'imitation des pièces importées dont le nombre ne cesse alors de croître. Présentant des caractéristiques typologiques précises qui les différencient nettement de leurs « modèles » en particulier catalans, ces majoliques archaïques françaises semblent d'après la nature de leur pâte avoir été fabriquées en deux régions spécifiques :

a) Certaines, à pâte réfractaire, sont encore à rattacher aux ateliers implantés à l'Ouest du Rhône, dans les zones d'argiles kaolinitiques qui entourent Saint-Quentin-la-Poterie et ses environs (pl. IV). Région active bien antérieurement et d'où proviennent également quelques carrelages au même décor, dont des commandes importantes furent passées dès les années 1317-19 comme en 1336 par la cour pontificale d'Avignon (33).

b) D'autres, de loin les plus nombreuses ainsi que les carreaux qui s'y associent, ont une pâte calcaire qui convient infiniment mieux à ce type de production. Leur provenance doit, semble-t-il, être cherchée dans la basse vallée du Rhône où se trouvent

(32) Voir notamment T. MANNONI, *La ceramica medievale a Genova e nella Liguria*, Bordighera-Gênes, 1975; L.M. LLUBIÀ, *Ceramica medieval española*, Barcelone, 1967; M. RIU, « El Taller de ceramica medieval de Santa Creu d'Ollers », *Boletín Arqueológico (Tarragone)*, 1971-72, pp. 253-268; *id.*, « Algunas formas completas de la ceramica gris catalana (siglos XII-XIII) », *Atti del Colloquio internazionale di Archeologia Medievale*, Palerme, 1976, II, pp. 542-547 et les publications réalisées ici même.

(33) Plus de 76 000 carreaux au total auraient été achetés à des potiers de Saint-Quentin-la-Poterie, les premières commandes concernant du « tegulas seu maloni... ad pavimentandum... depictae cum figuris et diversorum colorum »; cf. K.H. SCHÄFER, *Die Ausgaben der Apostolischen Kammer unter Johann XXII*, Paderborn, 1911, p. 276 sqq.; *id.*, *Die Ausgaben der Apostolischen Kammer unter Benedikt XII, Klemens VI und Innocent VI*, Paderborn, 1914, p. 52.

(31) Chronologie obtenue par magnétisme thermo-rémanent (recherche effectuée au laboratoire de Physique du Globe par M. Thellier et son équipe).

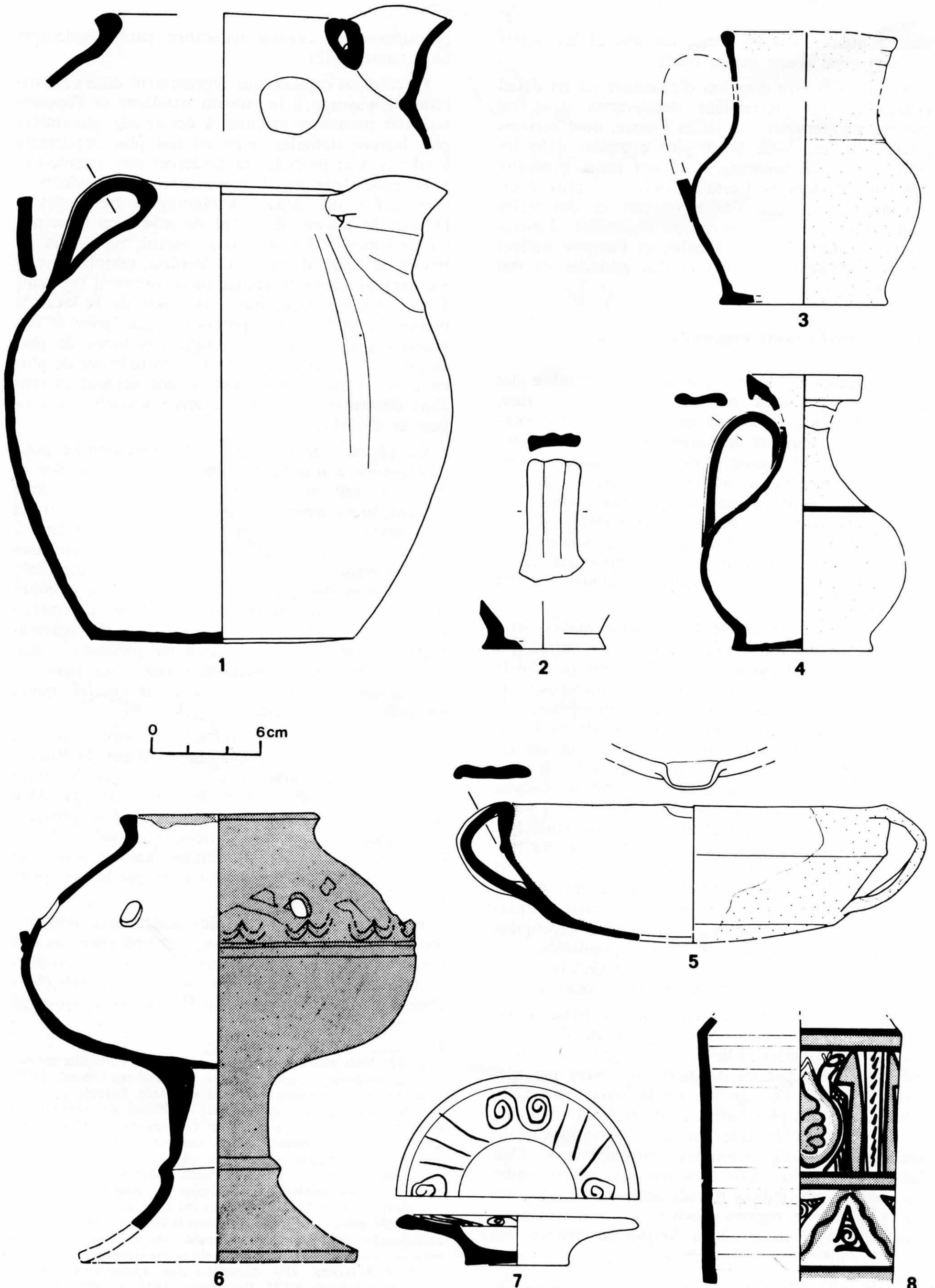


PLANCHE IV. — Productions régionales : céramiques à pâte kaolinitique : 1. Saint-Victor-les-Oules (pâte grise, sans glaçure); 2.-4. Rougiers (glaçure monochrome); 5.-6. Avignon, collection de Brion (glaçure monochrome); 7. Avignon, collection de Brion (décor incisé sur engobe; glaçure plombifère); 8. Avignon, collection de Brion (décor vert et brun; glaçure interne jaune).

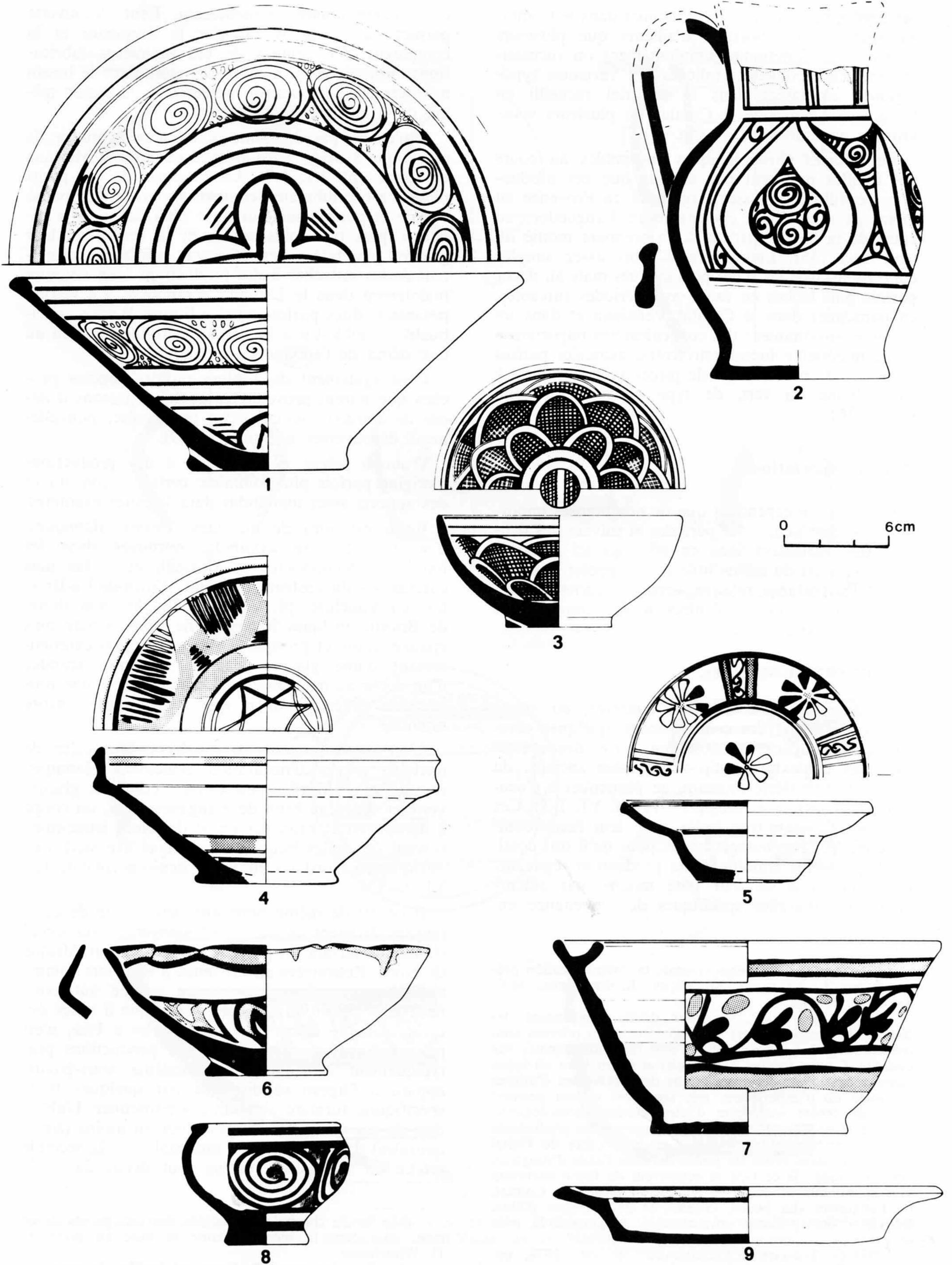


PLANCHE V. — Productions régionales : céramiques à pâte calcaire et décor vert et brun; 1. Hyères, Olbia; 2. Avignon, coll. de Brion; 3. Fontvieille, Le Castellet; 4.-5. Gigean; 6.-9. Avignon, coll. de Brion.

des argiles de ce faciès, en particulier dans le Comtat Venaissin. Il est possible d'ailleurs que plusieurs ateliers aient fonctionné simultanément ou successivement, ceci pouvant expliquer les variantes typologiques constatées dans le matériel recueilli en Languedoc, Provence et Comtat où plusieurs sous-groupes apparaissent (34) (fig. V).

Les indices chronologiques rassemblés au cours des fouilles montrent par ailleurs que ces productions se diffusèrent assez largement, en Provence au moins et sans doute également en Languedoc, au cours de la fin du XIII^e et de la première moitié du XIV^e siècle (35). Leurs formes alors assez simples contrastent avec les types plus évolués mais au décor parfois plus lâches en usage aux périodes suivantes, en particulier dans le Comtat Venaissin et dans les régions environnantes : des concentrations importantes de ce matériel y furent retrouvées, associées parfois à des séries considérables de pièces monochromes, à émail blanc ou vert, de type nouveau en cette région (36).

B. Les importations.

Il est certain cependant que de nombreuses importations eurent lieu, à des périodes et suivant des densités très variables. Sans en effectuer ici l'analyse détaillée, il est du moins utile d'en rappeler la diversité et l'importance relative, certaines correspondant à des apports rares, d'autres à des importations beaucoup plus massives.

B.1. IMPORTATIONS RARES.

Parmi celles-ci, il convient d'insérer, au moins dans l'état actuel des connaissances, quelques céramiques à *glazure monochrome verte* découvertes dans des contextes continentaux assez anciens, du XI^e ou du XII^e siècle finissant, en particulier à Cucuron (Castellas) et à Rougiers (37) (pl. VI, 1-3). Ces quelques éléments trop isolés, dans leur faciès comme dans leur chronologie haute, pour qu'il soit possible d'y voir les témoins d'une production régionale. La composition de leur pâte montre par ailleurs qu'il s'agit d'argiles spécifiques de provenance en-

(34) Cf., dans le même volume, la communication présentée par L. VALLAURI, M. VICHY, R. BROECKER, M.C. SALVAIRE, p. 413.

(35) Si les séries les mieux datées proviennent des fouilles de Rougiers (Var), les séquences alors relevées concordent avec les indices parfois plus discontinus notés sur quantité d'autres fouilles provençales et comtadines où apparaissent également des associations de céramiques d'origine régionale ou d'importation, très similaires — ceci pouvant servir de critère secondaire d'interprétation chronologique.

(36) Une documentation importante sur ces productions a été rassemblée en particulier dans les fouilles de l'hôtel de Brion et dans celles du jardin du Petit-Palais d'Avignon; des céramiques de ce type se retrouvent de façon beaucoup plus sporadique et dispersée en quelques sites du Comtat, du Languedoc (La Seube, Gigean) et de Provence (Olbia, Rougiers), leur présence correspondent toujours à la mise en place de niveaux tardifs.

(37) G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, *op. cit.*, 1978, pp. 845-851.

core indéterminable actuellement. Leur découverte permet du moins de rappeler la fréquence et la complexité d'attribution de ces premières fabrications monochromes, nombreuses alors dans le bassin méditerranéen (et bientôt imitées dans la région même de Saint-Quentin-la-Poterie).

Il n'en est pas de même pour un petit groupe de céramique à *décor plastique*, découvertes à Mariana en Corse (pl. VI, 4-7). La structure de ces petits pichets à bec tubulaire, couverts sur toute leur panse ovoïde et parfois sur leur anse d'un décor de « pétales » plus ou moins serrés, et la nature de leur glaçure plombifère vert-olive ou vert-brun permettent de les rattacher à des productions bien connues maintenant dans le Latium : céramiques « a vetrina pesante », dites parfois aussi « Forum Ware », attribuables semble-t-il à la période carolingienne ou au tout début de l'époque suivante (38).

C'est également du Latium ou des régions proches que purent provenir les quelques tessons à *décor de spirales*, au cuivre et manganèse, nouvellement découvertes à Bonifacio (39).

D'autres pièces se rattachent à des productions d'origine parfois plus lointaine, certaines constituant des apports assez inattendus dans les sites examinés.

Il en est ainsi de quelques *tessons islamiques*, d'origine peut-être ayyubide, retrouvés dans les fouilles de Saint-Victor de Marseille et — fait plus curieux — du castrum de Saint-Martin-de-La-Brasque en Vaucluse (pl. VI, 8-9). En Avignon (hôtel de Brion), quelques fragments de vases à pâte plus épaisse, claire et presque sableuse, couverts extérieurement d'une glaçure alcaline turquoise scandée d'un décor au manganèse, laissent penser à une provenance différente bien que sans doute encore orientale.

L'on peut rapprocher de ces découvertes celles de quelques pièces d'inspiration également islamique, retrouvées à Mariana en Corse : coupe à glaçure verte et décor au brun de manganèse seul, ou coupe à décor vert et brun sur émail de teinte jaune-miel, suivant des styles fréquents aux XI^e et XII^e siècles en Afrique du Nord ou en Italie siculo-normande (pl. VI, 10-11).

Il en est de même pour une petite série de céramiques décorées *au cobalt et manganèse* sur émail stannifère suivant un procédé bien connu en Afrique du Nord. Retrouvées en Provence à Rougiers comme à Olbia, ces pièces forment un groupe autonome dont la composition des pâtes, identique à celles des céramiques de même type découvertes à Pise, n'est pas sans analogie avec celles des productions plus typiquement africaines; un deuxième sous-groupe apparu à Gigean se distingue par quelques traits spécifiques, formant ainsi un cas particulier. L'abandon de ces pièces, à Rougiers tout au moins (zones castrales) dans des niveaux attribuables à la seconde moitié du XIII^e siècle ou au tout début du siècle

(38) Sur la chronologie discutée des céramiques de ce type, voir dans le même volume la mise au point de D. Whitehouse.

(39) Renseignements R. Gayraud (fouilles du rempart)

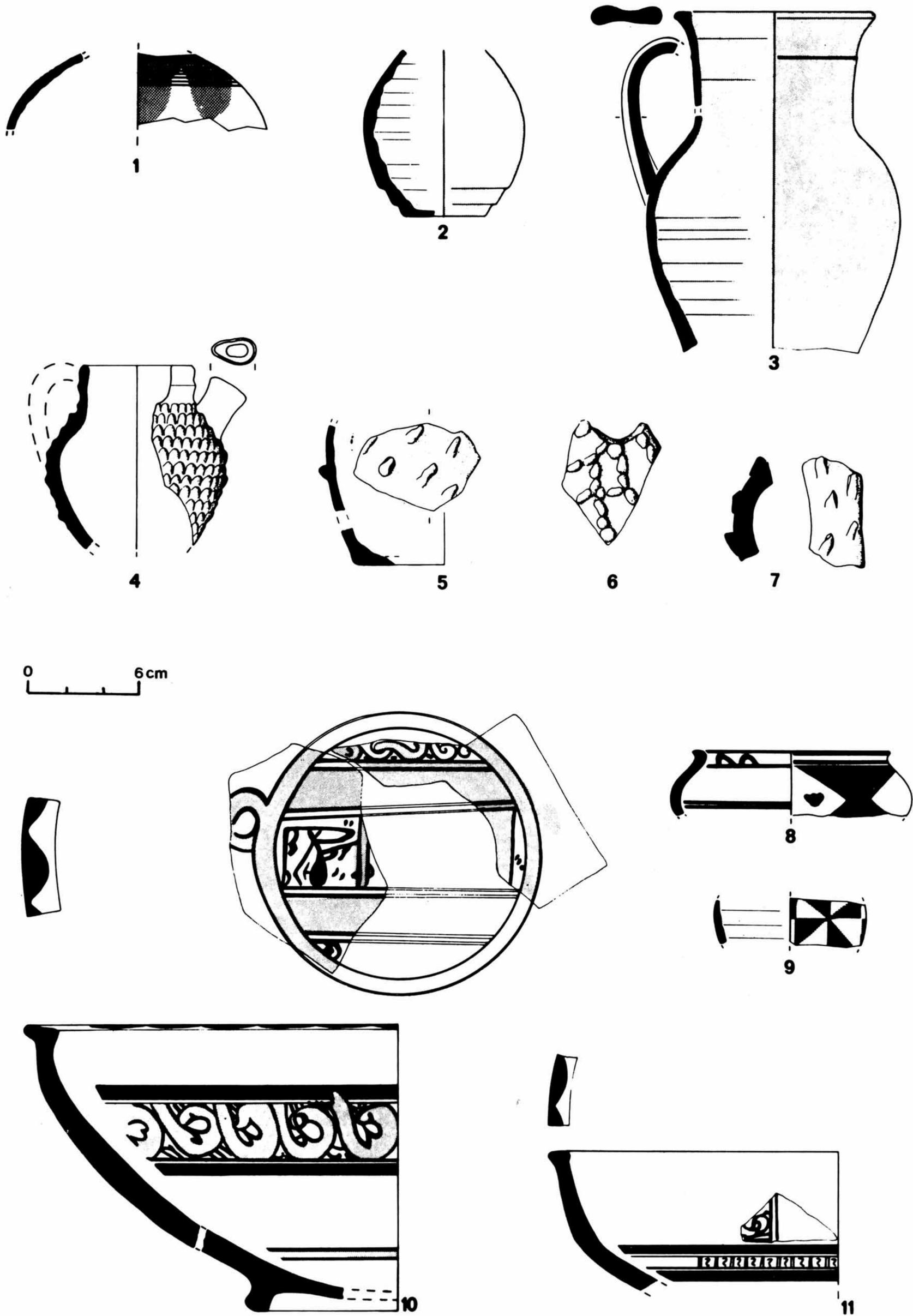


PLANCHE VI. — Importations rares (1) : 1. Cucuron, Le Castelas; 2.-3. Rougiers; 4.-7. Mariana; 8. Saint-Martin-de-la-Brasque; 9. Marseille, Saint-Victor; 10.-11. Mariana.

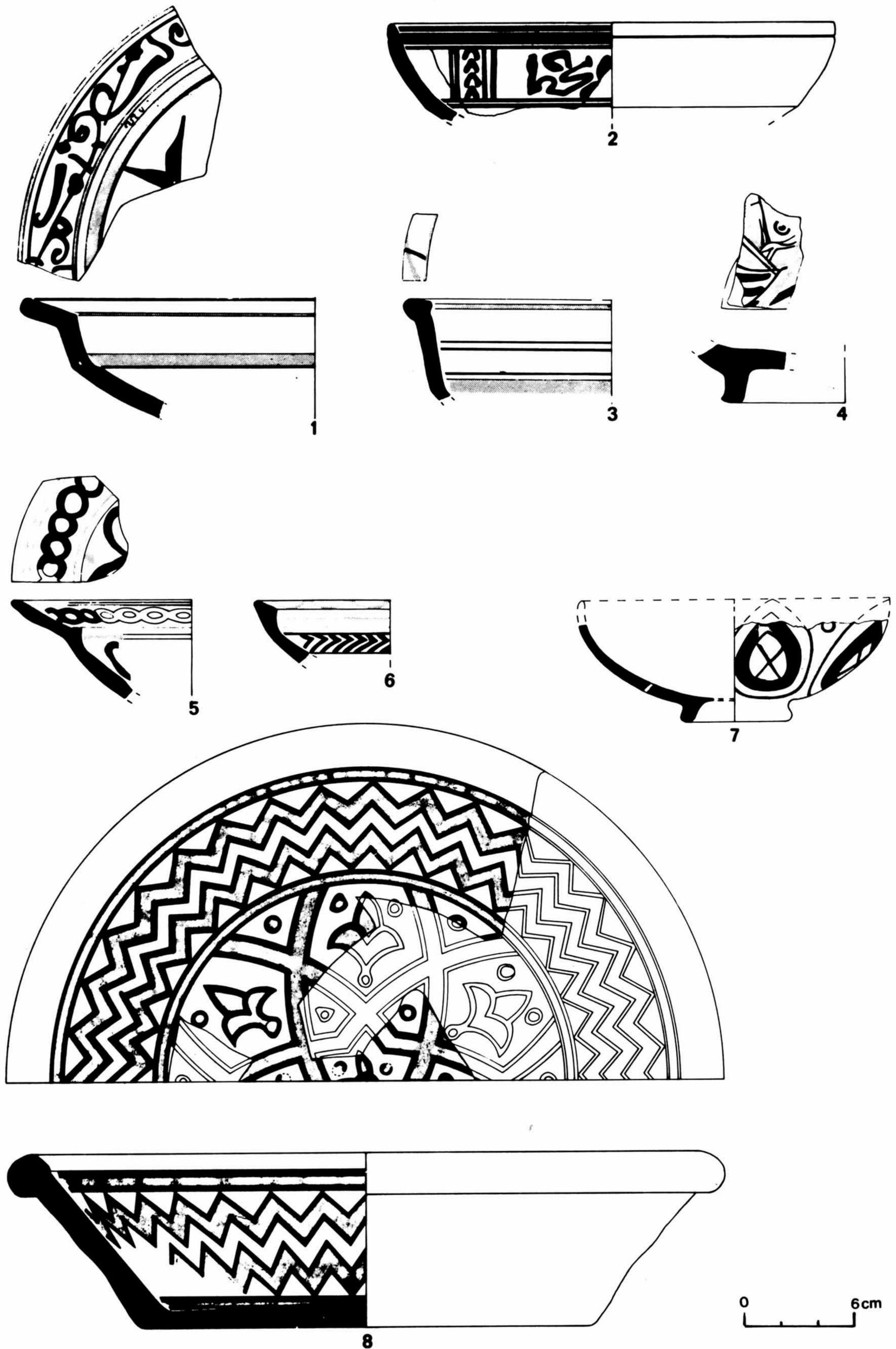


PLANCHE VII. — Importations rares (2) : 1.-4. Hyères, Olbia; 5. Marseille, Fort-Saint-Jean; 6. Hyères, Olbia; 7. Mariana; 8. Hyères, Olbia.

suisant, suggère un emploi assez précoce — ceci n'étant pas sans correspondre aux datations parfois proposées ailleurs pour ce type de matériel (pl. VII, 1-4).

Celui-ci est en tout cas à séparer nettement de deux fragments de *proto-majoliques*, découverts l'un à Marseille (Fort Saint-Jean), l'autre à Olbia près de Hyères. La structure de ces pièces, à pâte fine et claire de composition spécifique, comme leur profil et leur décor (où le cobalt et la manganèse s'associent parfois à quelques « taches » d'antimoine) ne peuvent orienter que vers d'autres provenances où l'Italie du Sud put jouer son rôle (pl. VII, 5-6).

Quelques céramiques au décor *a cuerda seca* doivent également être signalées. Certaines ont été découvertes en Corse, à Mariana et près de l'église Saint-Nicolas de Chiatra (40), d'autres en Provence, en particulier à Séranon près de Grasse et à Olbia, ou en Languedoc à Montpellier (41). Les premières sont des coupes à paroi fine, ornées de motifs géométriques ou de palmettes stylisées; elles ne sont pas sans analogies avec certaines pièces conservées à Malaga et pourraient provenir de l'Espagne andalouse, où cette technique se développait au temps des royaumes de Taïfas (pl. VII, 7). L'on peut en rapprocher les tessons retrouvés à Montpellier et en Provence orientale; si la forme de ces céramiques reste indéterminable en raison de leur fragmentation, leur qualité ne fait pas doute. Le grand plat creux retrouvé à Olbia (pl. VII, 8) reste en revanche très à part, aussi bien par ses dimensions massives que par certaines caractéristiques techniques: teinte rose-vif de la pâte, mêlée de gros grains blancs non fondus dans la masse; conservation imparfaite de l'oxyde de cuivre qui présente également quelques coulures à la cuisson, le plat ayant été placé à l'envers dans le four. Mais l'ampleur de la forme, la qualité du manganèse très mat qui sépare les émaux et la fermeté du dessin (décor de chevrons sur la paroi, motif étoilé à palmettes au centre) en font une œuvre précieuse à tous égards, qu'il est possible de rapprocher de certaines découvertes effectuées en Afrique du Nord (42). Si les conditions de sa découverte n'apportent que peu d'indices quant à la chronologie réelle de cette pièce, elles incitent cependant à la prudence — aucun élément du très important lot de céramiques parmi lesquelles ce plat fut retrouvé ne paraissant antérieur à la seconde moitié du XIII^e siècle.

Il faut enfin mettre à part quelques petits groupes de céramiques décorées au cuivre et au manganèse ou parfois au manganèse seul, dont la provenance reste actuellement encore indéterminable. L'un d'entre eux est représenté à Olbia, à Rougiers et autour

de Beaucaire par quelques pièces de grande qualité, dont certaines sont également couvertes d'une glaçure monochrome verte, au revers, de façon tout-à-fait exceptionnelle ici. Le second, plus proche des productions catalanes, s'en sépare cependant par sa typologie comme par les glaçures et surtout par la nature des argiles utilisées. La présence de ces groupes et de quelques céramiques tout-à-fait isolées, découvertes parfois dans des niveaux assez anciens, témoigne de la diversité probable des sources de fabrication et d'approvisionnement avant peut-être que ne se développent des courants commerciaux préférentiels, attesté par des importations plus massives et régulières.

B.2. IMPORTATIONS DE MASSE.

Contrairement aux importations précédentes retrouvées de façon sporadique et dispersée, les séries examinées ici constituent des groupes importants dont la répartition spatiale, la chronologie et la provenance commencent à être mieux connues. Compte-tenu de leur origine globale, il est possible de les répartir en deux masses distinctes:

- l'une provenant de l'Espagne méditerranéenne dont les œuvres se retrouvent en abondance des Pyrénées à la Provence centrale en particulier;
- l'autre de l'Italie ligurienne et toscane, source d'importations fréquentes en Provence et en Corse.

1. Importations d'origine hispanique.

Mis à part les quelques céramiques *a cuerda seca* déjà citées et dont l'origine doit encore être mieux précisée, les produits de provenance certainement hispanique se répartissent en deux grandes catégories en fonction de leur technique de fabrication et de décor, au cuivre et au manganèse ou au cobalt et au lustre métallique.

1a. Majolique archaïque décorée au cuivre et au manganèse.

Ignorant presque complètement, semble-t-il, sauf peut-être en Roussillon les productions issues des ateliers de Téruel, le commerce de ces majoliques archaïques se centralisa apparemment autour des centres valenciens et catalans, avec des fortunes diverses (pl. VIII).

Il est ainsi frappant de constater la rareté des importations valenciennes à décor vert et brun dans le Comtat Venaissin et la Provence (et *a fortiori* en Corse, peu touchée alors par les courants commerciaux que ces échanges impliquent). Ces céramiques sont en revanche bien représentées dans le Languedoc, en particulier autour de Narbonne, et en Roussillon où d'assez belles séries ont été retrouvées, en particulier à Collioure. Ces œuvres se rattachent alors sans problème, par leur typologie comme par la composition de leur pâte, aux ateliers valenciens.

Les productions catalanes se répandirent beaucoup plus largement. Elles se retrouvent en grand nombre, ainsi qu'il est normal, dans les régions proches des centres producteurs (collections de Collioure, Narbonne, Gigean, etc.) mais elles jouissent également d'une réelle faveur en Provence au moins

(40) G. DÉMIANS d'ARCHIMBAUD, *op. cit.*, 1972, pp. 5-6; G. BERTI et L. TONGIORGI, *op. cit.*, 1975, p. 6.

(41) Découverte fortuite effectuée dans la cave d'un hôtel particulier de Montpellier, le matériel comprenant également quelques céramiques à pâte grise et une obole melgorienne.

(42) L. GOLVIN, *Recherches archéologiques à la Qala'a des Banu Hammad*, Paris, 1965, pl. LXXXIII n° 11, des découvertes similaires étant signalées également dans les régions marocaines.

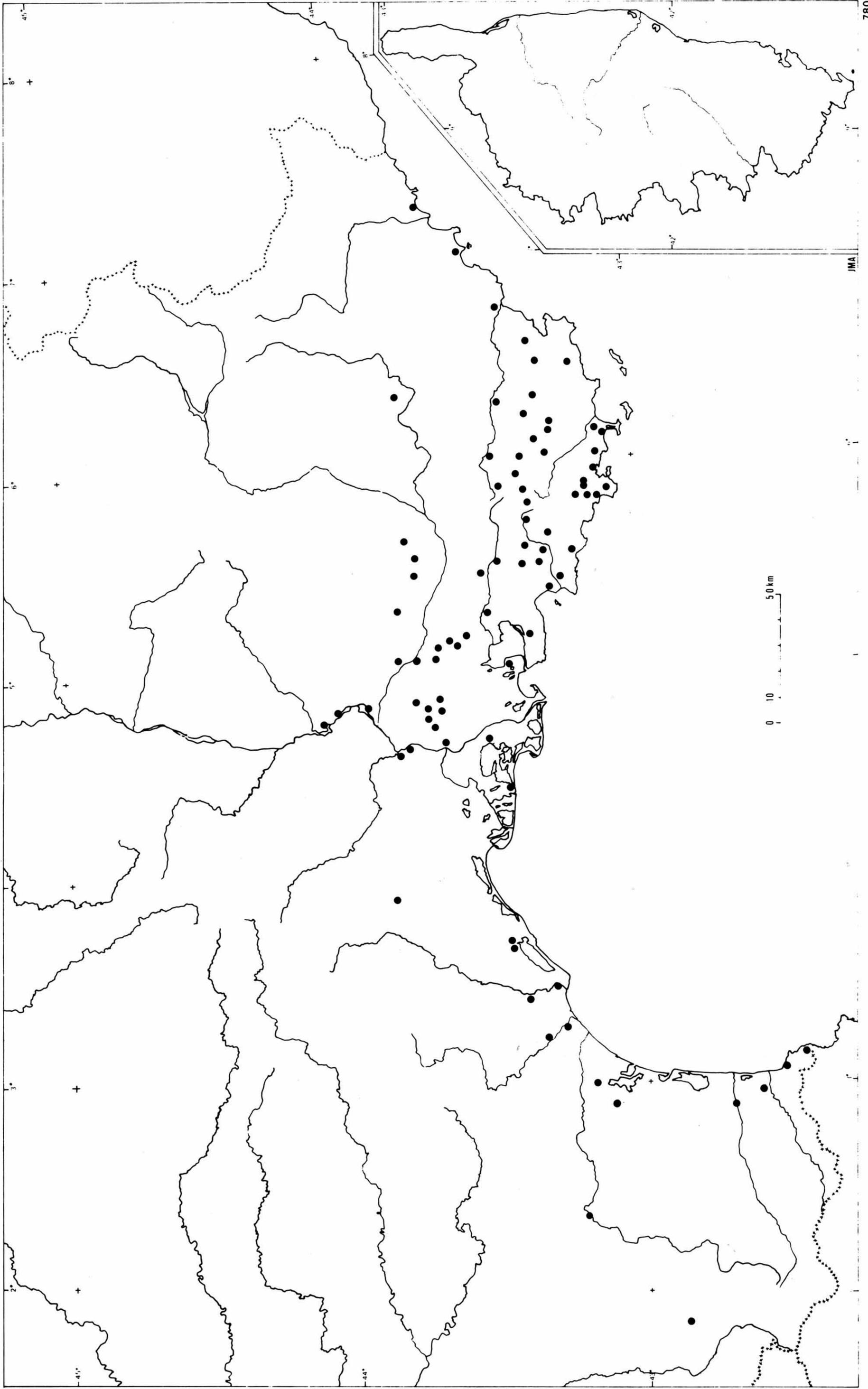
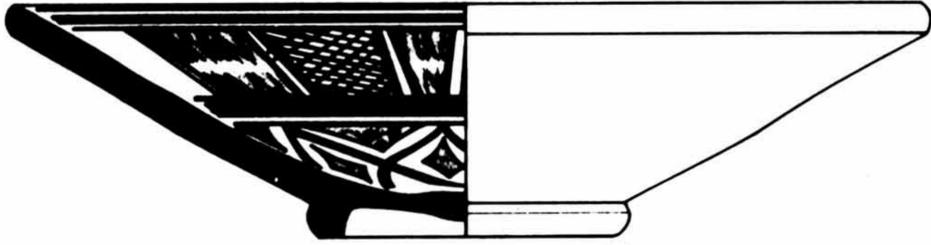


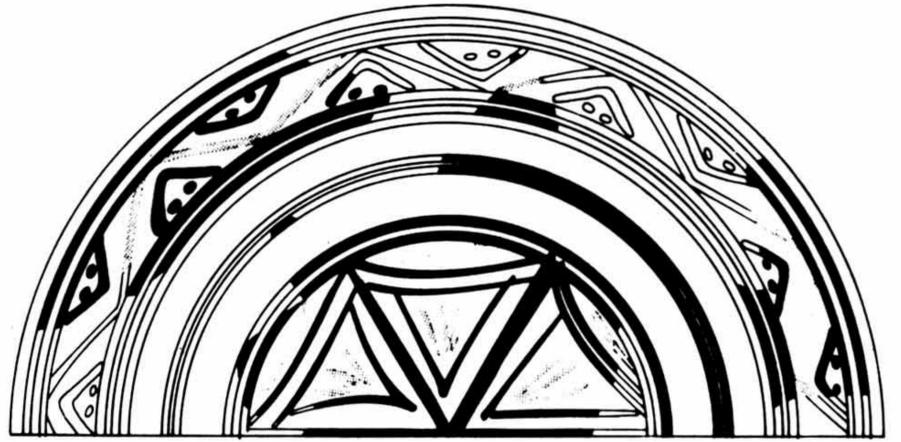
PLANCHE VIII. — Importations hispaniques à décor vert et brun : localisation des découvertes.



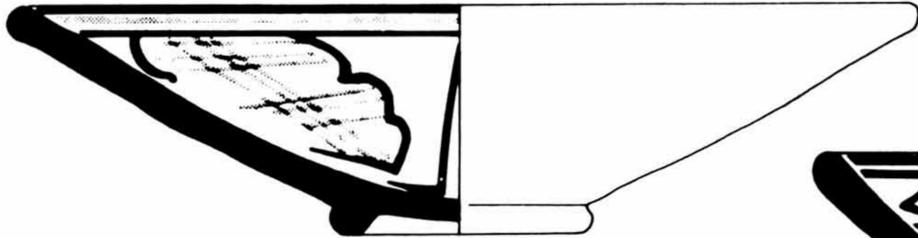
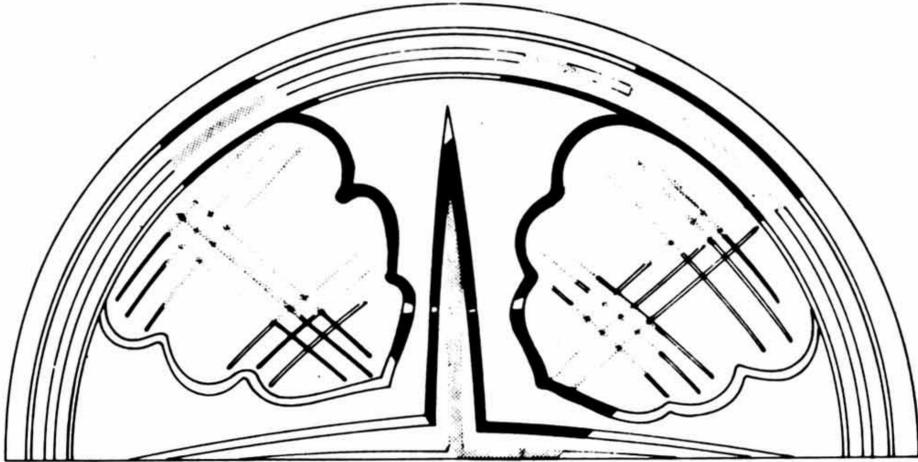
2



1



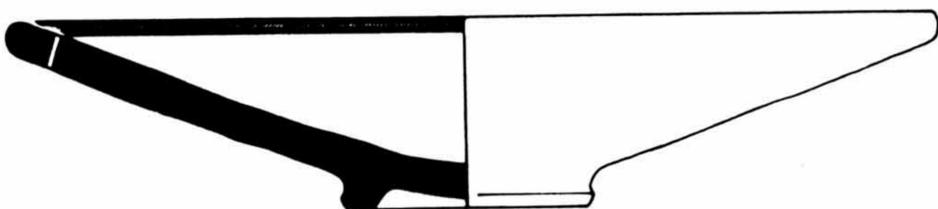
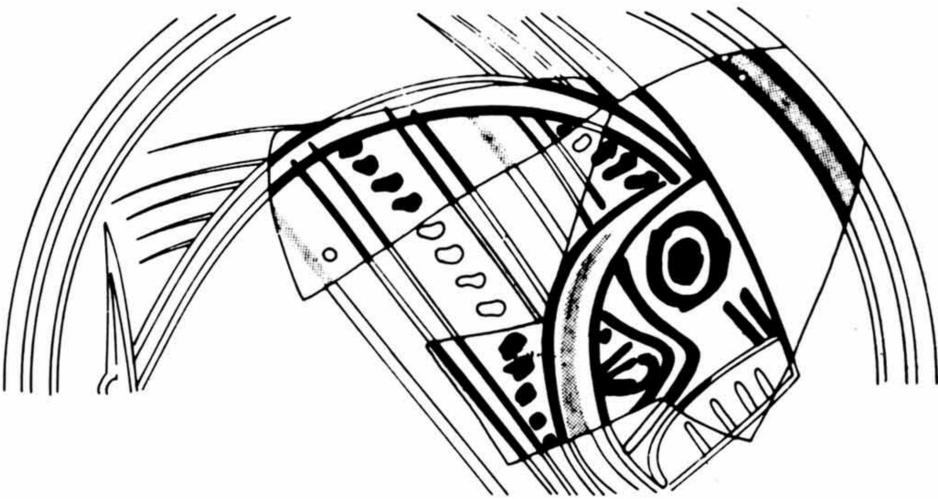
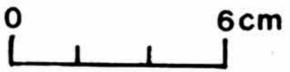
3



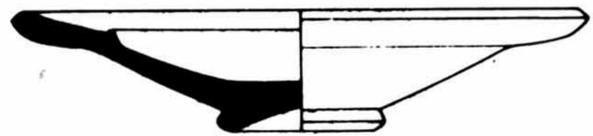
4



5



6



7



8

PLANCHE IX. — Importations catalanes à décor vert et brun : les principaux types : 1. Hyères, Olbia; 2.-6. Rougiers; 7. Hyères, Olbia; 8. Rougiers.

jusqu'à une ligne allant approximativement de Moustiers à Fréjus, la part des influences italiques devenant ensuite plus importante.

Parmi ces importations, l'on peut retrouver la plupart des types et des décors recensés en Espagne même (pl. IX). Les formes ouvertes dominant cependant très largement — les pichets ou les cruches restant relativement rares, sauf peut-être à Collioure en Roussillon. Les variantes sont nombreuses, des grands plats de service au décor encore influencé par les souvenirs islamisants aux œuvres à décor géométrique ou au contraire plus nettement figuratif — coupes ou écuelles à décor floral ou zoomorphe — ou aux céramiques de plus petite taille (assiettes et bols) couvertes d'un émail monochrome ou simplement ornées d'un motif central parfois écussonné, la présence de toutes petites coupelles à marli devant être également signalée. Une grande homogénéité existe cependant dans ce matériel, qu'il s'agisse des techniques de fabrication (au tournassage toujours bien apparent), des formes souvent basses, à pied annulaire bien marqué, ou des argiles utilisées, parmi lesquelles il est actuellement impossible de définir des sous-groupes précis. Il en est presque de même de la chronologie, la plupart de ces pièces ayant dû être utilisées dans ces régions importatrices au cours de la fin du XIII^e ou surtout de la première moitié du XIV^e siècle. Les indices recueillis à Rougiers en Provence permettent de nuancer un peu ce schéma (pl. X), les pièces les plus anciennes comportant presque toutes un motif de bordure complexe tandis que le style se simplifie et devient plus linéaire et rapide sur les céramiques retrouvées dans les niveaux des trois premiers quarts du XIV^e siècle. Une nette concentration des céramiques à glaçure blanche, avec ou sans motif central, apparaît également dans les niveaux de la première moitié du XIV^e siècle (43).

1b. Céramiques décorées au cobalt et/ou au lustre métallique.

De très nombreuses céramiques à décor bleu et/ou lustré furent découvertes dans l'ensemble des zones étudiées — la Corse elle-même s'ouvrant à ce commerce, au moins dans ses formes les plus tardives (pl. XI). Plusieurs temps et plusieurs types d'importation existèrent en effet, dont il importait de tenter de délimiter les variantes les plus caractéristiques (44).

Dans l'état actuel des données, trois sources d'importation semblent avoir existé — ceci ne préjugant naturellement pas de l'organisation de ce commerce où l'activité valencienne put et dut être particulièrement importante.

Un premier groupe de céramiques découvertes dans des niveaux souvent anciens (fin du XIII^e ou début du XIV^e siècle) se distingue par la finesse de ses formes et la qualité de ses décors, toujours à très forte dominante de lustre. Certaines pièces, telle une jolie coupelle à marli découverte à Beaucaire, re-

prennent des motifs souvent observés en Espagne du Sud — l'analogie avec la célèbre coupe de la collection Sarre, aujourd'hui au musée de Berlin, étant sur certains points évidente. Comme celle-ci, ces œuvres peuvent être attribuées aux ateliers de Malaga. Les analyses effectuées sur ces pièces et sur des échantillons provenant directement de ce centre montrent en effet une totale similitude d'argile — ces découvertes contribuant donc à enrichir la carte déjà vaste des exportations andalouses.

Il n'en est pas de même d'un autre groupe de céramiques dont les formes et les décors, au lustre souvent traité en réserve, ne sont pas sans rappeler soit des traditions méridionales, soit le style des céramiques découvertes à Pula en Sardaigne. Les analyses d'argile révèlent cependant de fortes affinités valenciennes. Si celles-ci devaient être confirmées lors de nouvelles recherches, il serait alors possible de voir en ces œuvres, découvertes en très grande majorité dans des niveaux de la première moitié ou du milieu du XIV^e siècle, les indices d'une production précoce de cette région.

Le dernier groupe, de loin le plus nombreux, se rattache avec évidence aux productions valenciennes. La plupart de ces œuvres appartiennent sans problème à des types confirmés issus des nombreux ateliers de cette région dont les productions les plus anciennes mériteraient cependant d'être mieux définies, en elles-mêmes et par rapport aux autres céramiques issues de la même province à la même époque. Ces exportations se multiplièrent en tout cas très largement dès la seconde moitié du XIV^e siècle et au XV^e siècle en France méditerranéenne, la Corse elle-même s'ouvrant à ce commerce malgré l'importance longtemps maintenue de l'influence italique.

2. Importations d'origine ligurienne et toscane.

Les apports italiques ou plus exactement liguriens et toscans furent en effet importants, en particulier en Provence et en Corse. Ils concernent principalement deux catégories de céramiques d'origine et de chronologie différentes : le « sgraffito archaïque occidental » et les majoliques archaïques décorées au cuivre et au manganèse ou à couverte monochrome blanche avec glaçure plombifère au revers.

2a. Sgraffito archaïque occidental.

Ces importations se révèlent particulièrement nombreuses en Provence où plus d'une trentaine de gisements sont actuellement recensés, dont certains très nettement à l'intérieur des terres. Mais elles se retrouvent aussi, bien que de façon plus sporadique et limitée, en quelques points du Languedoc et du Roussillon ainsi qu'en Corse — le faible nombre des découvertes étant cependant alors remarquable (pl. XII).

Les recherches entreprises en laboratoire sur ce type de céramique montrent que la très grande majorité des pièces doit être rattachée aux ateliers de Savone. Il existe cependant quelques autres centres de production représentés par quelques exemplaires isolés. Il est certain par ailleurs qu'une fabrication de ce type a existé à Pise, où les exemplaires en pro-

(43) Cf. *Rougiers...*, 1978, p. 899-914.

(44) Voir dans le même volume la communication spécifique consacrée à ce matériel, p. 359.

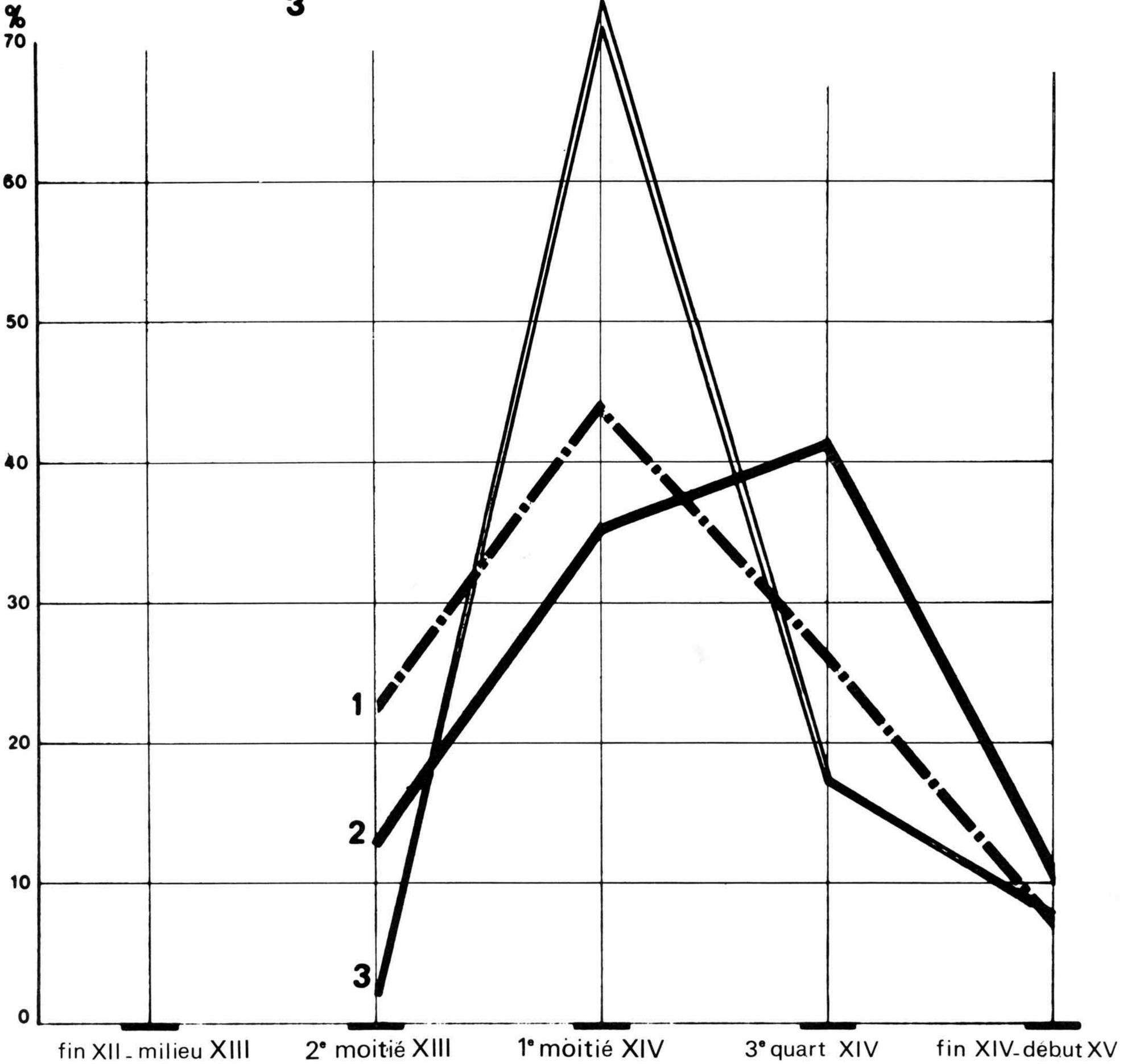
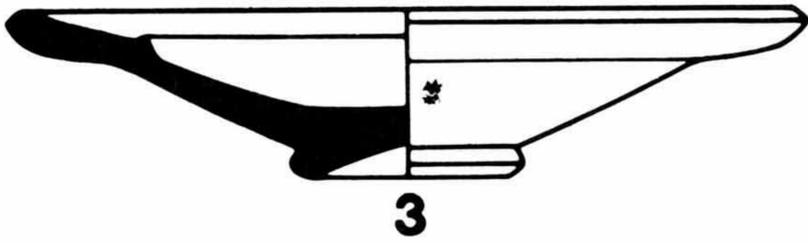
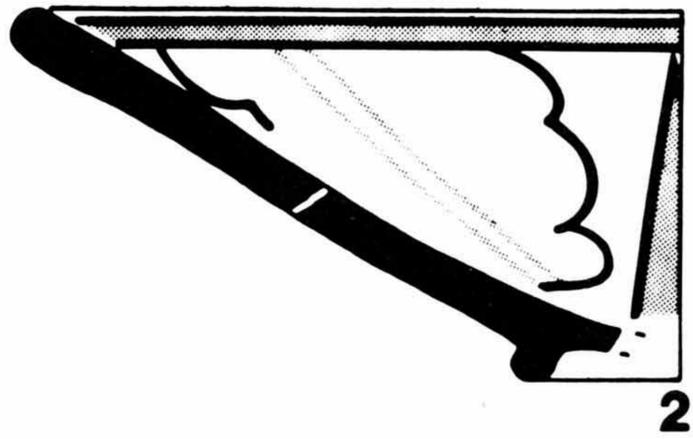


PLANCHE X. — Importations catalanes à décor vert et brun : essai d'interprétation chronologique.

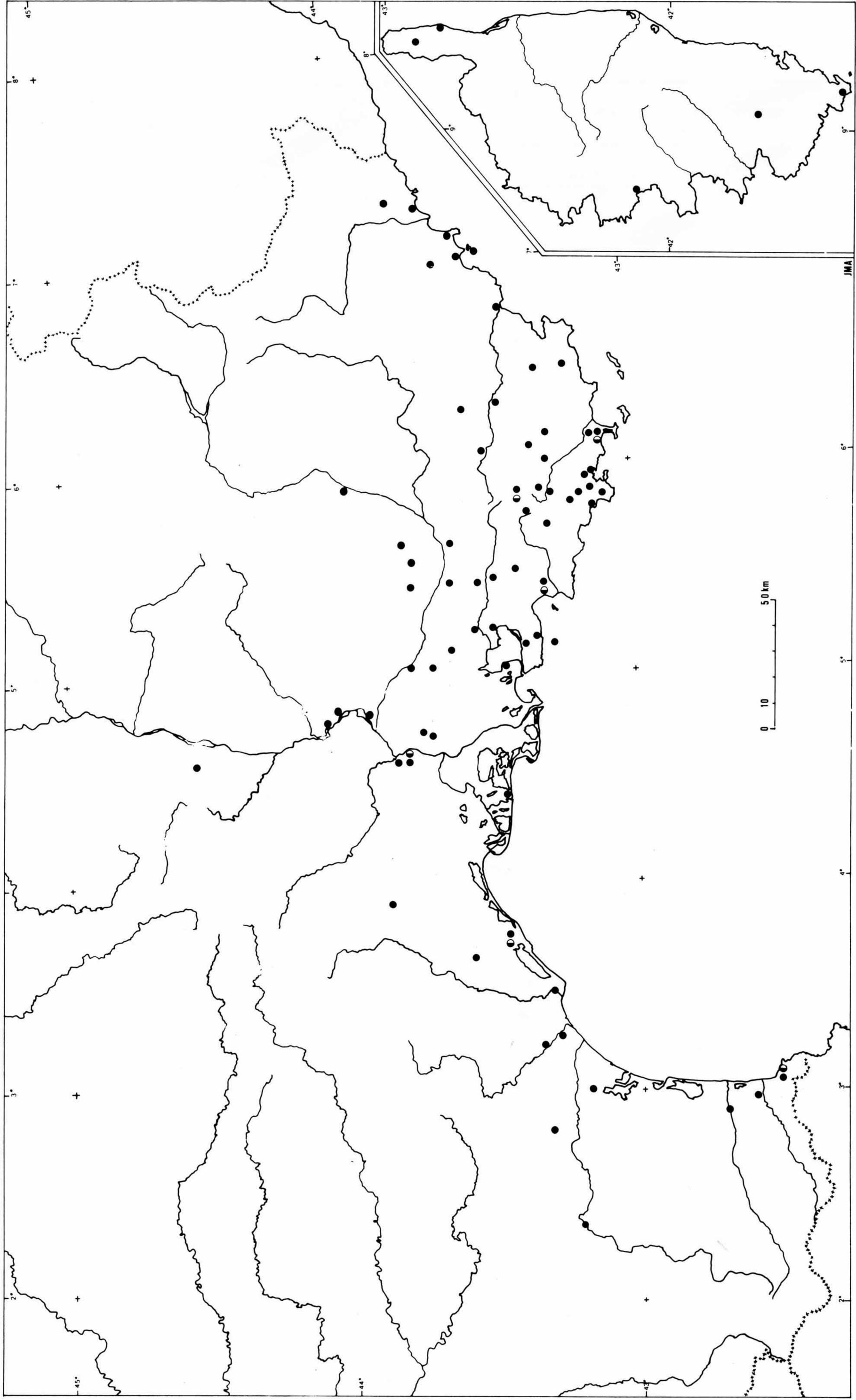


PLANCHE XI. — Céramiques à décor lustré et/ou bleu : localisation des découvertes.

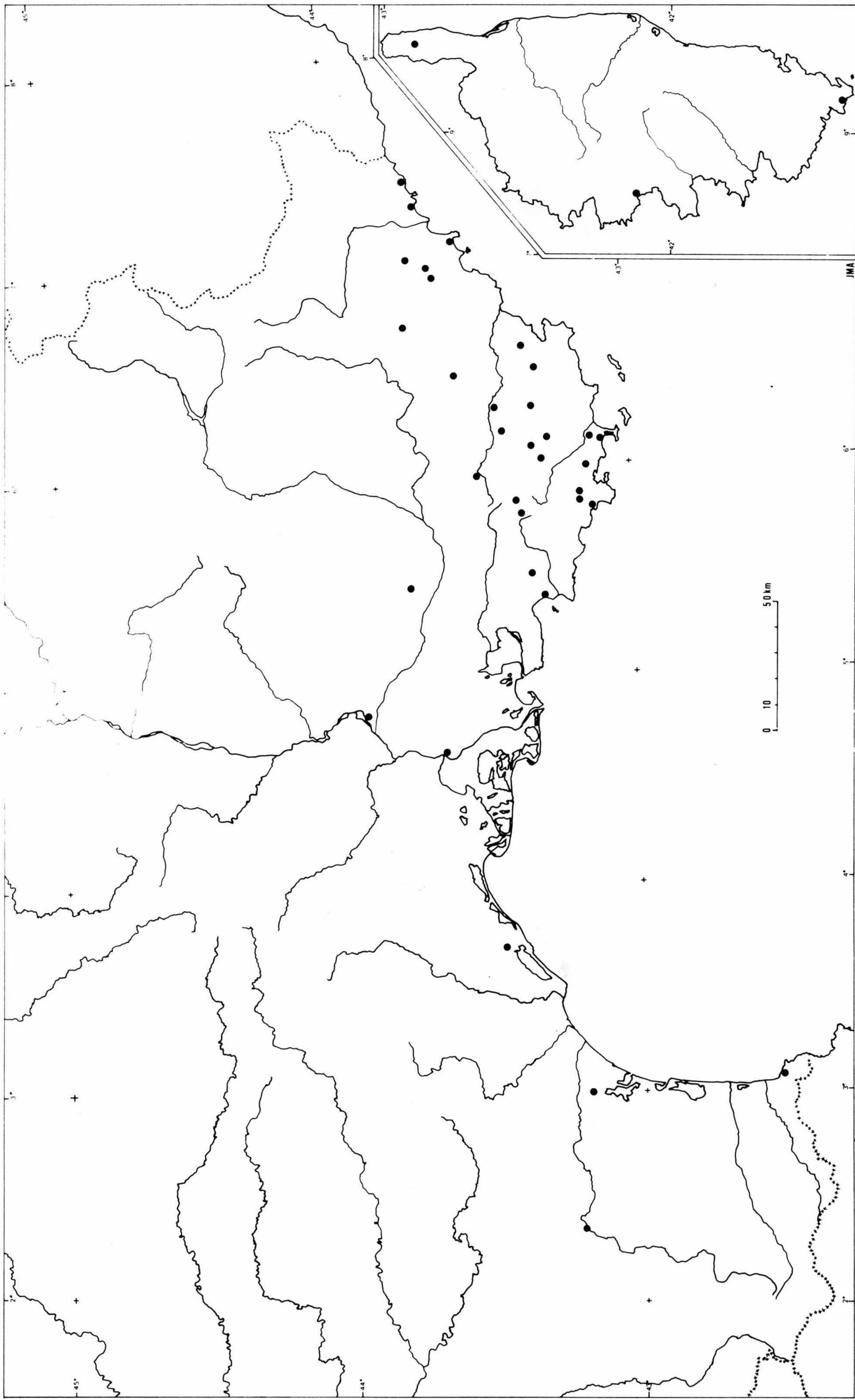


PLANCHE XII. — Sgraffito archaïque : localisation des découvertes.

venance de Savone demeurent toutefois les plus nombreux (45).

L'homogénéité typologique du matériel importé reste par ailleurs évidente, malgré la diversité notable des dimensions, à la source peut-être de certaines variantes de forme ou de décoration. Mis à part quelques très grandes coupes dépassant 35 cm de diamètre, la plupart des pièces découvertes en France du Sud semblent avoir été dans l'écrasante majorité des cas des écuelles à marli de 16 à 20 cm de diamètre maximum ou des coupes à paroi rectiligne, de 20 à 24 cm de diamètre en général. Mais quelques pièces un peu plus grandes (24 à 26 cm de diamètre) comportent l'amorce d'une carène, le rebord étant légèrement redressé vers l'intérieur. De façon inverse, il convient de rattacher à ces productions quelques très petites pièces à marli (10 à 14 cm de diamètre maximum) : celles-ci ne présentent cependant aucun décor incisé mais les analogies typologiques et morphologiques sont évidents, comme les similitudes d'argile.

Les indices chronologiques relevés, en particulier en Provence, montrent que ces productions comptent parmi les plus anciennes importations organisées de céramiques fines connues actuellement dans cette région. A Rougiers l'apparition de cette catégorie de céramique paraît bien attestée dès le second quart ou le milieu du XIII^e siècle (pl. XIII) : les formes à marli dominant alors, bientôt concurrencées par les types à paroi rectiligne ou à carène, au décor géométrique ou floral. Si l'utilisation de ces derniers types se prolonge au cours de la première moitié du XIV^e siècle, il semble certain que le sgraffito archaïque disparut ensuite à peu près totalement, même sous ses faciès apparemment les plus tardifs (46).

2b. Majoliques archaïques.

Découvertes de façon prépondérante en Corse comme en Provence orientale, géographiquement et surtout quantitativement, ces majoliques archaïques se retrouvent sur de nombreux sites occupés tardivement en Provence centrale; elles n'existent plus que rarement dans les zones rhodaniennes où leur importance devient presque nulle, même dans les grandes cités comme Arles ou Avignon au matériel relativement bien connu (pl. XIV). A l'ouest du Rhône, ce matériel n'apparaît plus que très exceptionnellement, comme à Saint-Félix-de-Montceau près de Gigean et à Collioure. La répartition typologique de ce matériel indique une nette prédominance des formes ouvertes. D'après les décomptes établis à Rougiers de façon semble-t-il assez représentative de l'ensemble des découvertes provençales, les cruches ne représentent que 25 % du total contre 53 % environ pour les coupes et écuelles à décor vert et brun et 22 % pour les assiettes ou coupelles à marli monochromes. Les formes et les décors sont tout-à-fait analogues à ceux des nombreux exemplaires retrou-

vés à Pise et dans sa région ou en certains points de Ligurie (47). Mais les découvertes en particulier provençales soulignent à la fois l'unité structurelle profonde de ce matériel et certaines variantes chronologiques, au moins dans l'utilisation de ces importations (48).

Les pièces les plus utilisées anciennement paraissent ainsi avoir été surtout les cruches à décor polychrome, à base large ou étroite, dont l'appartenance à un même centre de production semble évidente d'après les analyses d'argile. Simultanément, des coupes et des coupelles à panse carénée ou hémisphérique et à rebord plus ou moins élargi furent utilisées ainsi que des bols à décor plus ou moins complexe, où apparaissent parfois quelques motifs floraux. Ces pièces se retrouvent dans les fouilles les mieux stratifiées dans des niveaux relativement anciens attribuables parfois, comme à Rougiers, à l'extrême fin du XIII^e et surtout à la première moitié du XIV^e siècle (pl. XV) : chronologie apparemment assez haute mais que pourrait peut-être confirmer indirectement la découverte, à Rougiers encore et dans des niveaux attribuables au tout début du XIV^e siècle, de deux petites cruches à glaçure verte et couverte plombifère au revers. Si la provenance de ces dernières reste actuellement encore indéterminable, leur présence pourrait signaler une imitation précoce des procédés toscans, sans doute alors en rapide développement.

Un contraste assez sensible sépare ces premières importations d'un second groupe de céramiques, numériquement très important, où se retrouvent des pièces polychromes à décor de plus en plus géométrique, dont les bols à décor rayonnant vert et brun, ainsi que la plupart des poteries à couverte monochrome blanche. Ces faïences se retrouvent en grand nombre dans les niveaux de la seconde moitié du XIV^e siècle et du début du siècle suivant : tout semble ainsi se passer comme si la production s'était alors orientée vers une fabrication en masse de matériel plus usuel et largement exporté. Exportations multiples alors cependant puisque, à côté des pièces provenant encore certainement des ateliers pisans, existent quelques céramiques issues des centres liguriens et en particulier de Savone.

Les recherches de laboratoire entreprises sur ce type de matériel font en effet apparaître la réelle homogénéité de cette catégorie de céramique. L'origine pisane de la quasi totalité des exemplaires étudiés ne fait aucun doute, compte-tenu des comparaisons qui ont pu être faites avec le matériel pisan dont une partie vient des dépotoirs d'ateliers mêmes (49). Mais une production, sans doute tardive, de majolique archaïque a existé à Savone où elle a été

(47) Cf. en dernier lieu G. BERTI et L. TONGIORGI, *Ceramica pisana. Secoli XIII-XV*, Pisa, 1977; T. MANNONI, *op. cit.*, 1975, p. 106 sq.

(48) Les observations faites à Rougiers, *op. cit.*, 1978, pp. 971-932 semblant correspondre, au moins d'après les associations de matériel relevées sur d'autres sites occupés ou étudiés plus sporadiquement, à une évolution assez générale en Provence centrale et occidentale.

(49) Voir l'étude spécifique consacrée ici même à ces questions, p. 133.

(45) Voir l'étude consacrée ici-même à ces questions, p. 134.

(46) Les seules exceptions se trouvant apparemment en Corse et peut-être en Provence orientale; soit dans les zones les plus profondément ouvertes aux influences liguriennes.

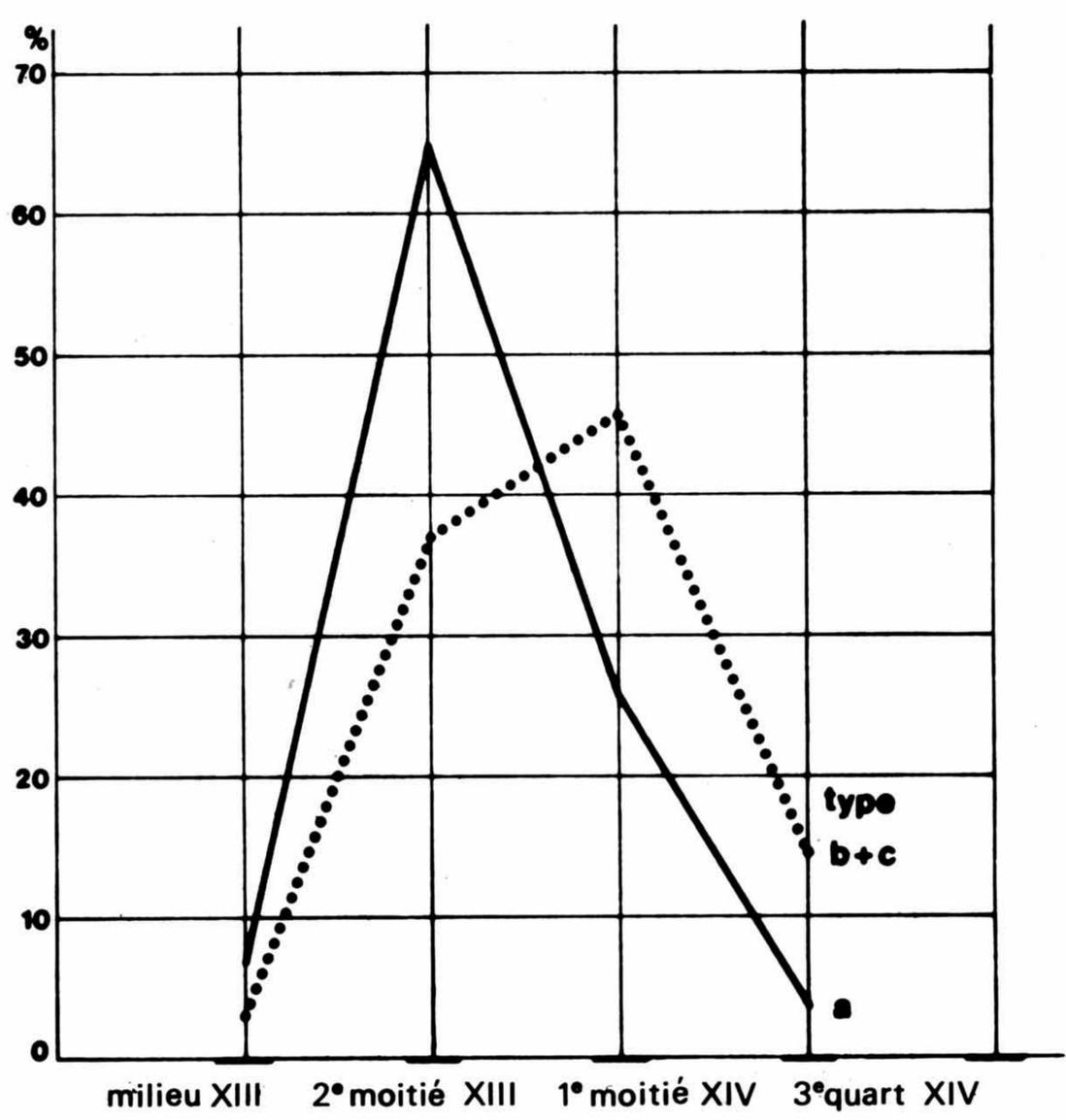
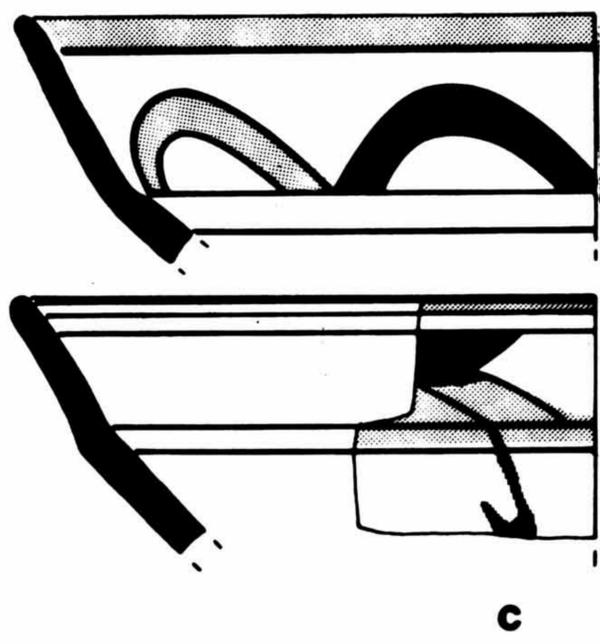
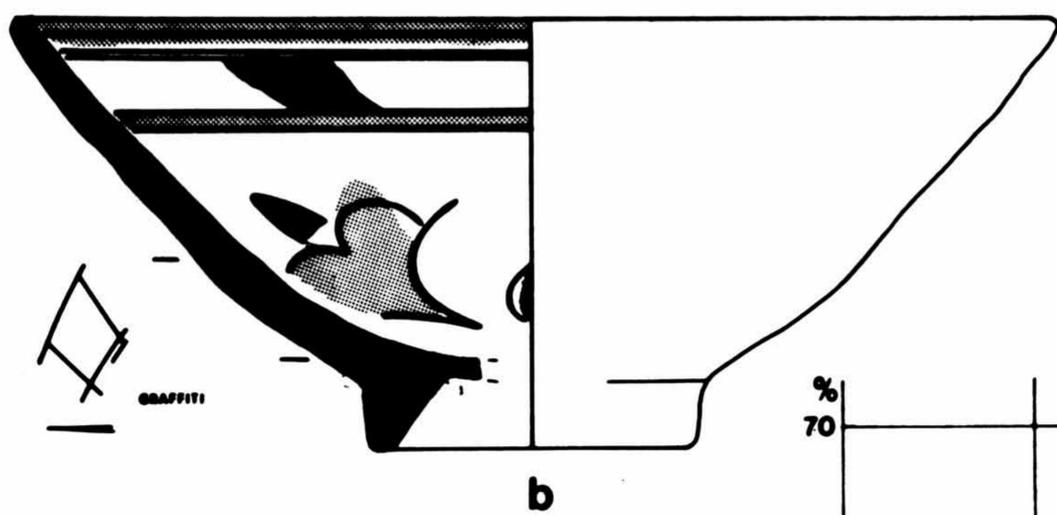
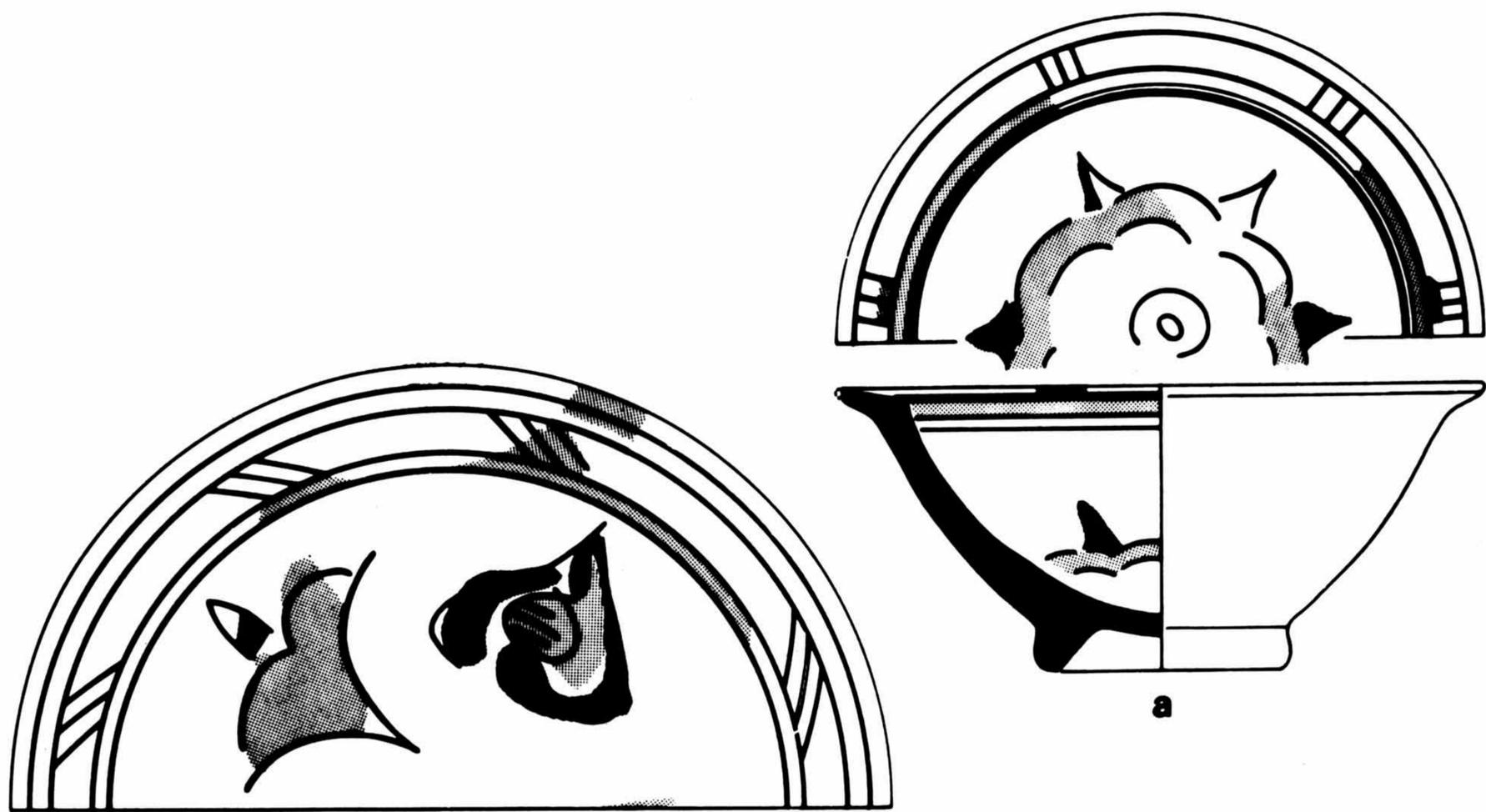


PLANCHE XIII. — Sgraffito archaïque : essai d'interprétation chronologique.

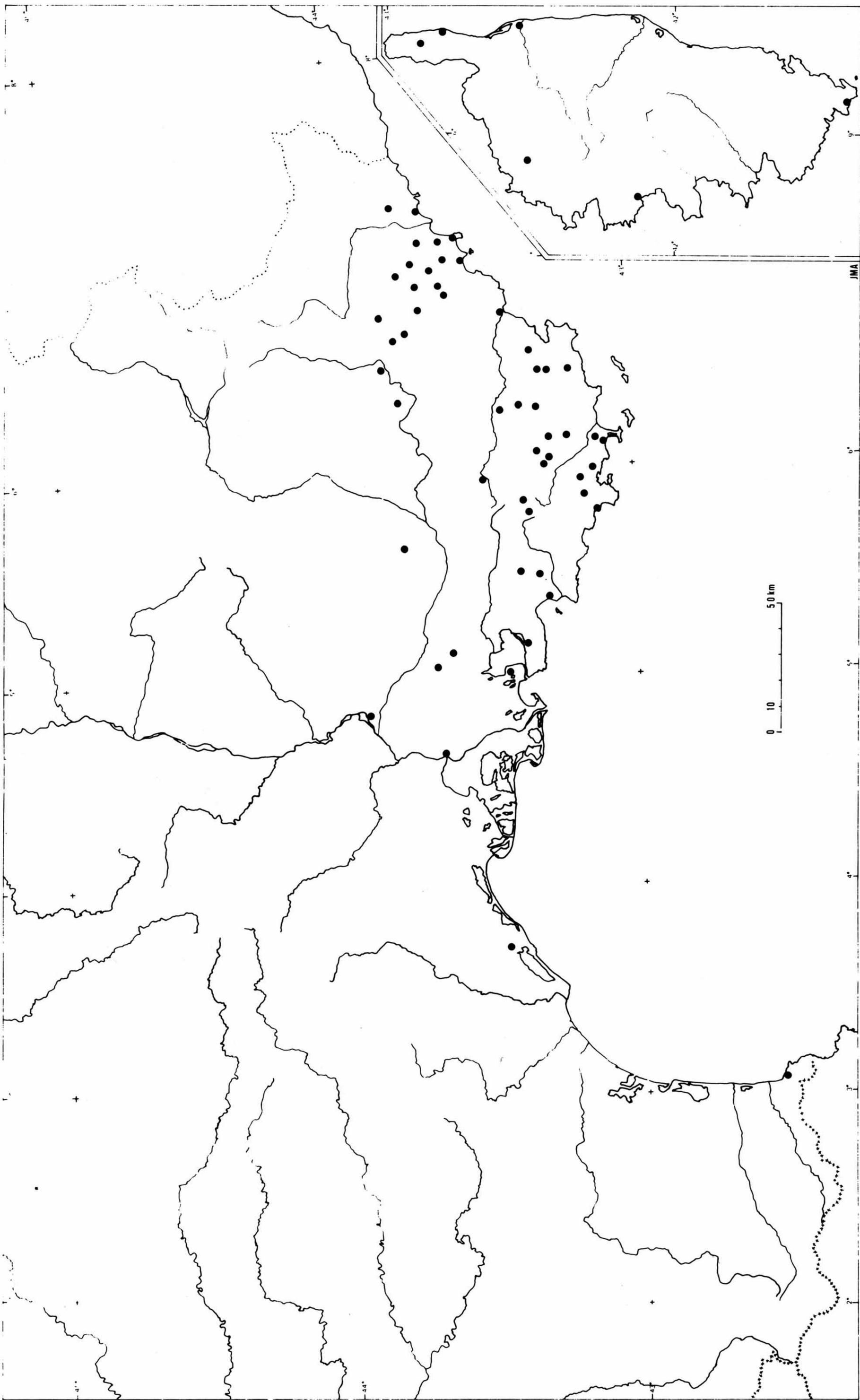


PLANCHE XIV. — Majoliques archaïques d'origine ligurienne ou pisane : essai d'interprétation chronologique.

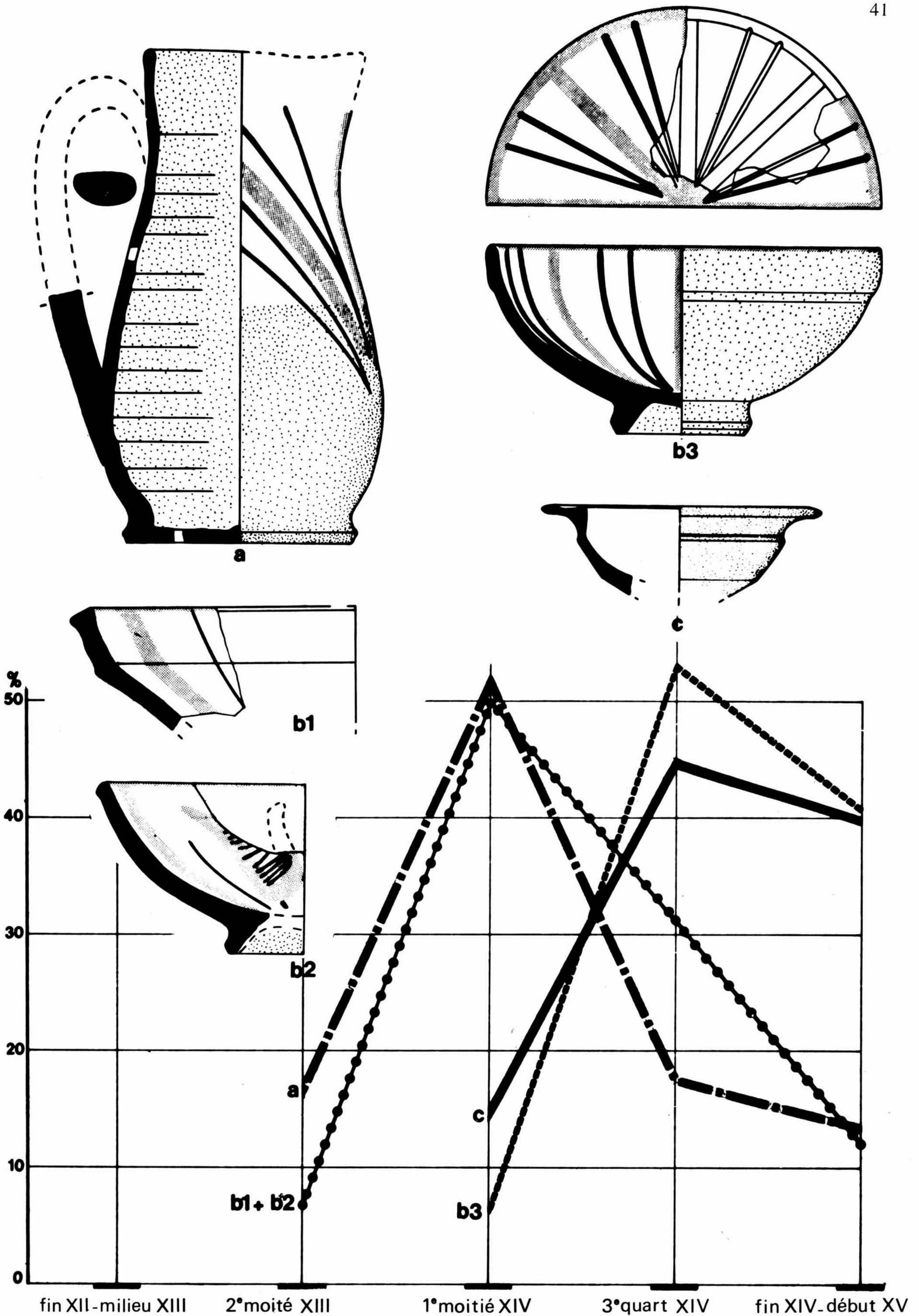


PLANCHE XV. — Majoliques archaïques d'origine ligurienne ou pisane : essai d'interprétation chronologique.

déjà repérée (50). Les analyses confirment la présence d'un tout petit groupe de cette origine parmi le matériel d'importation. Si d'autres ateliers de majolique archaïque ont existé, ils ne sont représentés tout au plus que par un ou deux exemplaires inclassables rencontrés dans le matériel analysé.

Il est plus délicat en revanche de cerner avec précision la fin de ces importations. Le lent déclin de ces produits, sensible à Rougiers dès le début du xv^e siècle, est un indice malaisément interprétable en raison de l'arrêt rapide de l'occupation sur ce site de hauteur bientôt totalement abandonné. Il est peut-être nécessaire cependant d'en tenir compte en notant la disparition progressive de ces majoliques sur l'ensemble des sites provençaux au cours du xv^e siècle, au moment où se développent de nouveaux apports tels que les céramiques incisées polychromes ou monochromes d'origine ligure ou toscane et les céramiques *a stecca* pisanes. La même évolution semble par ailleurs se dessiner en Corse, dans des fouilles telles que celles de Bonifacio où la proximité de l'Italie favorisa la concentration d'importantes masses de matériel, de provenance toscane (florentine et pisane) mais aussi ligurienne.

Une nouvelle période paraît ainsi s'ouvrir dont il serait d'ailleurs important de mieux préciser les caractéristiques et l'évolution, en France méditerranéenne au moins. Du moins les quelques éléments

rappelés ici permettent-ils de la différencier assez nettement des époques antérieures dont la complexité apparaît désormais mieux.

*
**

Au terme de cet exposé il devrait apparaître plus clairement que cette complexité des influences et des échanges en Méditerranée occidentale à l'époque médiévale ne pourra être dominée que par la collaboration des archéologues et des spécialistes de laboratoire. C'est par l'échange et la mise en commun des informations et des résultats que pourront progresser les recherches. Mais c'est aussi de l'amélioration et de la transformation des méthodes que de nouveaux progrès pourront être attendus. A cet égard les méthodes de laboratoire bien qu'encore d'accès trop limité ouvrent des perspectives nouvelles qu'on pouvait difficilement imaginer il y a encore quelques années. Sans doute peut-on tenir pour assuré que ces méthodes se transformeront très profondément encore. Mais c'est de leur accessibilité à un plus grand nombre que devraient résulter les modifications les plus importantes, celles des attitudes en face des problèmes céramologiques traditionnels. On ne saurait oublier pour autant que les recherches de laboratoire sont subordonnées aux recherches sur le terrain et aux travaux de classification typologique, si possible périodisée, dont elles constituent l'un des prolongements. C'est en s'appuyant sur un développement raisonné de ces différentes disciplines, et sur la collaboration précédemment évoquée, qu'il conviendra d'orienter les recherches d'avenir.

(50) A. CAMEIRANA, « Contributo per una topografia delle antiche fornaci ceramiche savonesi », *Atti della Società ligure di Storia Patria*, IX, 1969, pp. 237-248; T. MANNONI, *op. cit.*, 1975, p. 108 sq.